

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

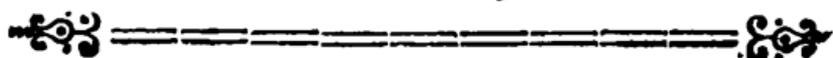
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

DECEMBRE 1752.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C. LII.

BCU - Lausanne

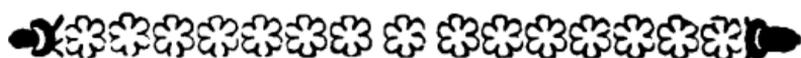


1096181352



JOURNAL HELVETIQUE,

DECEMBRE 1752.



DISCOURS

Sur ces paroles de St. PAUL, *La Charité est le plus parfait de tous les liens.* Colofs. III. 14.

ST. PAUL, dans le 13. Chap. de la Ire. Epitre aux Corinthiens, loue la Charité par bien des côtés diférens. Il entre dans un détail qui rend cette Vertu fort estimable & qui nous la fait même placer au premier rang. Il en fait encore l'éloge dans sa Lettre aux Colossiens, à la vérité d'une manière beaucoup moins étendue. Il ne consiste qu'en deux mots, mais qui disent tout : *La Charité est un lien parfait*, dit-il. C'est cet éloge qu'il s'agit de développer à présent. Il n'y a qu'à oposer la Charité à tous les liens qui unissent ordinairement les Homes. Cette comparaison fera sentir sa supériorité & son excellence sur tous les autres.

Les Homes ont diverses rélations entr'eux, qui forment tout autant de liaisons. Dans la Societé, il y a d'abord celle du Magistrat & du Peuple, de ceux qui gouvernent, & de ceux qui leur sont soumis. Il y a encore la liaison des Citoiens d'une même Ville. Une comune Patrie les unit les uns avec les autres. Le Voisinage seul forme aussi des liaisons plus étroites que celle de simple Compatriote. Dans leur Famille, les Homes sont liés par le Mariage, ou par la Parenté. Ils sont unis ou par le Sang, ou par les Alliances qu'ils font dans d'autres Maisons. Il y a des liaisons de comerce, telle que celle de deux Associés qui négocient conjointément, & qui semblent confondre leurs intérêts. Mais les liaisons qui paroissent unir encore plus que les précédentes, ce sont celles de l'Amitié. Il y a donc parmi les Homes proximité de Patrie, proximité d'Habitation, proximité de Sang, liaisons formées par le Mariage, par le Comerce ou par l'Amitié.

Un Magistrat est lié d'une certaine manière avec son Peuple, un Souverain avec ses Sujets : Mais si nous oposons ce lien à la Charité, je veux dire si l'on n'a pas de l'affection les uns pour les autres, cette Union est fort imparfaite. Si un Supérieur, au lieu d'aimer véritablement ceux qui lui sont soumis, au lieu de chercher à les rendre

heureux , n'aspire qu'à comander absolument , & à faire sentir sa Domination , la liaison ne tient plus qu'à peu de chose. Ce sont des liens trop tendus , trop tirants , & tout prêts à se rompre.

D'un autre côté , si ceux qui sont gouvernés n'ont pas de l'affection pour leurs Supérieurs , de la confiance en eux , on ne verra que divisions dans un Etat. Le Peuple devroit aimer & respecter les Chefs du Gouvernement , les regarder come on regarde un Père dans une Famille , c'est à dire come un Chef , qui travaille continuellement pour le bien de ses Enfans. On en a ordinairement une toute autre idée. On se les représente come des Gens qui ne pensent qu'à étendre les bornes de leur Autorité , & à usurper les Droits des Citoyens. Voila qui aliéne les Esprits dans une République. L'Union du Magistrat & du Citoyen est fréquemment altérée par ces sortes de préventions , le plus souvent très mal fondées. De là ces traits málins contre ceux qui sont établis pour gouverner ; de là ces censures continuelles de leur conduite. Si on lit l'Histoire , on y remarquera , presque dans tous les tems , l'ingratitude des Républicains à l'égard de ceux qui les conduisent.

C'est là un défaut, dirat-on, mais dont il doit au moins résulter cet avantage, que ces Républicains en feront d'autant plus unis entr'eux. Voyons donc ce que l'on doit penser de ces liaisons que forme une Patrie comune. Tout tend à les unir. Ils vivent sous le même Ciel, ils sont gouvernés par les mêmes Loix. Des Compatriotes se soutiennent mutuellement, sur tout contre les Ennemis du dehors. Dans la Vie ordinaire, ils se rendent de certains offices; on remarque en eux quelques degrés particuliers d'amour & d'affection, qu'ils n'auroient pas pour des Etrangers, pour des Inconnus, & encore moins pour des Ennemis. A cet égard la Charité est déjà un lien plus parfait. Elle nous fait aimer nos semblables, de quelque Nation qu'ils soient. Elle s'étend sur tout le Genre-Humain. Quelques Auteurs, mal disposés pour la Religion Chrétienne, lui ont reproché de n'avoir point recommandé l'Amour de la Patrie & cette affection particulière pour des Compatriotes. Mais on doit remarquer qu'en pressant trop ce Devoir particulier, on auroit affoibli par là le devoir de la Charité, qui est le grand Précepte de l'Évangile, celui que J. C. vouloit sur tout faire observer aux Hommes. Il est

visi-

visible que plus nous nous atachons à nos Concitoiens, & moins nous aimons les Etrangers*.

Qu'est-ce après tout que cette espèce de Correspondance, que le lien de la Société a introduite, & que l'honêteté a encore polie? Elle aboutit le plus souvent à des Visites de pure formalité, & à des Complimens stériles & infructueux. S'il arrive un Evénement heureux à quelcun de nos Compatriotes, de la même condition que nous, on court avec empressement le féliciter d'une fortune que peut être on lui envie. Dans une disgrâce, on va aussi lui témoigner y prendre beaucoup de part, dans le même tems qu'on en ressent peut être une secrete joie. La Charité fait à peu près les mêmes démarches; mais avec cette différence, qu'elle a la réalité, tandis que l'Honêteté mondaine s'en tient aux apparences. Elle est véritablement *en joie avec ceux qui sont dans la joie, & en pleurs avec ceux qui pleurent***.

Quand des Homes se sont réunis dans un certain lieu, pour y vivre en société, &

N n 4

sous

* On peut voir dans le Journ. Helvétique. Février 1736. p. 38. une ample Réponse à cette Objection, & que je crois qu'on trouvera satisfaisante.

** Rom. XII. 20.

fous de certaines Loix , ils ne se font proposé que la conservation de leur liberté , de leurs biens & de leur repos. La Charité fait une liaison , dont le but est tout autre. Elle forme l'Eglise , qui a bien de plus grandes vûes , puis qu'elles s'étendent jusques sur la Vie à venir. C'est une Union où l'on se propose de se rendre éternellement heureux.

Outre la Patrie comune , des Citoïens peuvent avoir encore la même Profession , qu'on croiroit d'abord devoir aussi les unir. Mais malheureusement c'est pour l'ordinaire, une source d'envie & de jalousie. La conformité de Métier est une source féconde de brouilleries & de divisions. Concluons donc que l'enceinte des Villés où nous passons nôtre Vie ensemble , la conformité de condition & d'ocupation , forment des liaisons fort imparfaites.

Il ne faut pas oublier de dire un mot du Voisinage , puis qu'il forme aussi des liaisons , soit à la Ville soit à la Campagne. Des Voisins se voient souvent , ils ont entr'eux un comerce familier , & ils sont fort à portée de se doner du secours dans leurs besoins mutuels. Mais cette proximité d'habitation est aussi souvent une source de divisions & de quèrelles. L'un se plaint amèrement de l'autre , d'avoir usurpé sur ses posses-

possessions. Un Home avide, qui trouve son Heritage trop petit, tâche de l'étendre & de l'augmenter aux dépens de ses Voisins. Dès là on intente des Procès, & l'on ne vit plus que dans une espèce de Guerre ouverte. Il paroît par l'expérience, que le Voisinage est aussi propre à diviser qu'à unir.

La Parenté forme aussi des liaisons. Les Persones du même Sang doivent être unies d'une manière fort étroite. Ces liaisons de Famille font que l'on s'aide & que l'on se soutient les uns les autres. L'habitude continuelle de vivre ensemble, les mêmes sentimens, dans lesquels on est élevé, des intérêts comuns, serrent des nœuds que la Nature avoit déjà formés. Il semble donc que si l'on veut trouver beaucoup d'Union, il faut la chercher dans le sein des Familles.

Mais si des Parens sont liés fort étroitement entr'eux, il faut convenir au moins, que cette Union a des bornes fort étroites. Ces rapports de la même Parenté s'étendent à un petit nombre de Persones, & les différentes Familles ne sont point assez liées entr'elles: Plus l'on est attaché à la sienne propre, plus l'on a d'indifférence pour toutes les autres. Il est aisé de voir combien la Charité est supérieure à ces liaisons de Famille, du côté de l'étendue. Elle embrasse

tous

tous les Homes qui peuvent avoir besoin de nous.

D'ailleurs l'intérêt divise une même Famille. On voit fréquemment de la méintelligence entre les Parens, & même entre des Frères. Il n'y a guère que la Charité qui puisse alors les rapprocher. Cette Vertu, qui tend toujours à la paix, fait que les uns sacrifient leurs prétensions, que les autres de leur côté deviennent faciles & traitables & qu'ils se prêtent à un acomodement. La Charité anime encore des Médiateurs, qui se mettent entre deux, qui font cesser la division, en faisant ressouvenir les Disputans, qu'ils sont Frères, & en leur rapellant en même tems à quoi ce nom les engage.

C'est un lien bien étroit que celui d'un Père ou d'une Mère à l'égard de ses Enfans. Mais cette affection se trouvera fort imparfaite, si on la compare à la Charité. Quand on dit qu'un Père & une Mère aiment leurs Enfans, qui entend on ordinairement par là ? Cela signifie qu'ils travaillent à leur amasser beaucoup de biens, qu'ils pensent à les établir avantageusement, à les avancer, à les placer un jour dans des postes honorables. Mais souvent ils ne pensent pas à leur procurer les véritables Biens ;

ce qui est la grande vüe de la Charité. Ils ne pensent pas assez à les former à la Vertu. Ils nourrissent, par une mole indulgence, des passions naissantes, qui croîtront bientôt avec l'âge, & dont il ne sera plus tems, dans la suite, d'arrêter les avcugles faillies. Ils les aiment, dit-on cependant, & ils les aiment avec tendresse. Un Homme sage diroit là dessus que cet Amour, si tendre en aparence, est plus funeste que la Haine même. La Charité ne ressemble point à cet instinct aveugle de quelques Pères & Mères, qui leur ferme les yeux sur les défauts de leurs Enfans. Elle travaille avec beaucoup de zèle à corriger de leurs Vices, ceux pour qui elle s'intéresse.

Mais suposons que des Enfans aient le bonheur d'avoir des Parens qui les aiment d'une véritable tendresse, & qui travaillent à les rendre véritablement heureux, ils peuvent les perdre dans le tems qu'ils en ont le plus de besoin. La Mort vient rompre cette liaison. Si l'on n'avoit donc d'autre que dans ces liaisons du Sang, que deviendroit un Orphelin, qui a perdu ses Parens? Dans ces tristes circonstances, la Charité donne des Protecteurs à ces Enfans abandonés : Elle leur fournit des Pères qui remplacent ceux qu'ils ont perdus.

Ces

Ces liaisons formées par le Sang sont proprement l'ouvrage de la Nature : Elles se font faites sans nous ; mais il y en a d'autres qui sont de nôtre propre choix , & par conséquent dont il semble que nous pourrions nous promettre de plus grands avantages. Telle est l'Union formée par le Mariage. Le Créateur lui même en a formé les nœuds , & par conséquent elle est fort respectable. Deux Persones unies par cet endroit doivent avoir les mêmes intérêts , les mêmes affections , & ce raport est propre à contribuer à leur bonheur réciproque ; alors elles semblent avoir été faites l'une pour l'autre.

Le Mariage est un Etablissement qui a proprement pour but de réparer les pertes du Genre-Humain ; mais il est aussi établi pour se donner un secours mutuel dans la prospérité & dans l'adversité. Le Créateur a voulu donner à l'Homme une Compagne, pour l'aider , & pour vivre avec lui dans une douce Société. Quand on contracte cet engagement, on s'en promet, pour l'ordinaire, bien des douceurs. Il est sûr qu'on peut mener une Vie douce & agréable avec une Epouse estimable, qui a pour nous de la complaisance & des attentions , & dont la Raison règle toutes les démarches. Mais rien n'est plus trompeur que les idées qu'on se

fait ordinairement du Mariage, quand on l'envifage de loin. On le regarde alors come l'Union la plus parfaite. Le beau nom de Tendresse conjugale fait une illusion des plus féduifantes.

Sans parler encore des Mariages d'intèrèt, qui réuffiffent fort mal, & qui font cependant fi comuns, les Mariages même d'inclination ne font pas tôûjours une fourçe de bonheur; quelquefois même ils ont des fuites toutes contraires. Vous croiés chérir jufqu'au tombeau une Perfone qui vous paroît présentement un Modèle de perfection. Mais vous trouverez bien tôt, que vous vous étiés mécompté. Peut-être que dans peu vous ferés furpris, & confus, d'avoir pris l'aparence pour la réalité.

Il ne paroît que trop, par l'expérience, que le tèm s'afoitit la tendresse qu'on avoit l'un pour l'autre, foit l'inconstance du Cœur humain, foit la vûe de bien des défauts qu'on ne cache pas assez. Cet Amour conjugal, qui devoit faire la douceur & la félicité de la Vie, ne se foutient pas. Le sentiment de tendresse est bien-tôt émouffé. On a vû mille fois ces révolutions d'idées, & la froideur & l'indifférence succéder à ces empressemens qu'on avoit l'un pour l'autre.

C'est bien pis encore dans les Mariages
mal

mal assortis, tels que ceux que l'Intérêt fait si fréquemment. Deux humeurs incompatibles se voient obligées à passer leur Vie ensemble. Quelquefois une Femme se plaint de la mauvaise conduite de son Epoux, & un Mari de celle de son Epouse. L'estime & la confiance, venant à s'alterer, font place à d'indignes soupçons, à de vifs reproches. Il est vrai que quelquefois on a la prudence de dérober au public ces Divisions domestiques. On essaie de cacher ces dissensions sous une feinte sérénité. Mais cette situation est d'autant plus cruelle qu'on en dévore toute l'amertume, sans pouvoir se soulager par des plaintes. On vit ensemble dans une contradiction éternelle de sentimens. Il n'y a plus que la Mort, qui puisse ouvrir la porte d'une Prison si odieuse.

On doit condamner en général les Mariages formés par le seul principe d'intérêt; mais ce même motif peut faire d'autres liaisons parmi les Homes, qu'on ne doit pas regarder de la même manière, je veux dire, qui ne sont pas blamables. C'est la liaison de deux ou de plusieurs Négocians, qui font une Société pour comerce ensemble. Il n'y a rien là qu'on doive trouver mauvais; Rien de plus beau même que les commencemens d'une semblable Association. Cette
Union

Union paroît heureusement cimentée, & on croiroit qu'elle ne doit finir qu'avec la Vie. Mais rien de plus imparfait que ce lien; parce qu'il est tout fondé sur l'Amour de nous mêmes, & point du tout sur l'Amour du Prochain. Aussi dès qu'il y a plus de profit à rompre avec son Associé, on est tout disposé à le faire. Le Public est souvent surpris de ce que certaines Sociétés durent-si peu; mais en voici la raison en deux mots: L'Intèrèt les unit, l'Intèrèt les divise. Le fondement de cette Union est fort sujet au changement. Les tems, les conjonctures, la disposition des Affaires change quelquefois si subitement, que ce qui nous convenoit hier, nous est préjudiciable aujourd'hui. Ainsi cet autre Négociant, à qui nous paroissions si attachés, nous n'hésitons pas à l'abandonner, dès que cela dépend de nous. Les Homes mesurent tout à leur utilité présente. L'oposition des intèrêts est le grand écueil où l'on voit tous les jours échouer les liaisons mondaines.

Mais de toutes les liaisons, celle qui promet le plus c'est sans contredit l'Amitié. On nous la représente come le plus grand des Biens; on nous dépeint l'Union de deux bons Amis, qui se conviennent, come l'état le plus heureux où l'on puisse se trou-

trouver dans cette Vie. Quelle douceur d'avoir quelqu'un dans le sein de qui on peut verser toutes ses pensées les plus secrètes ! Un Ami adoucit les chagrins & les inquiétudes, inséparables de la Nature humaine, dans ce Monde. Sa présence seule dissipe nôtre tristesse, & ouvre nôtre Ame à la joie. Ses avis fixent nos incertitudes dans les Affaires. On trouve réuni, dans un véritable Ami, tous les bons offices qu'on peut attendre d'un Père, d'un Frère, en un mot de tout ce qui nous intéresse, qui nous lie, & tout ce qui nous fait plaisir dans la Vie.

Mais il s'en faut bien que l'Amitié ne soit un lien aussi parfait, qu'elle le paroît d'abord. Quand on l'examine bien, on la trouve défectueuse, par plusieurs endroits. Le plus souvent, elle péché déjà par le principe. On choisit un Ami simplement par quelque conformité d'humeur & d'inclination. Ce qui forme les Unions & les Amitiés humaines, c'est d'abord le goût. On suit un certain penchant de la Nature, qui nous faisant trouver, en certaines Personnes, plus de rapport avec nos inclinations, nous lie ensemble. Deux jeunes Homes s'attachent l'un à l'autre par une sympathie d'humeur & de tempéramment. Doit-on beaucoup esti-

estimer une Liaison que le goût des plaisirs & de la dissipation a formée ? Chacun d'eux craint l'ennui, & ne cherche proprement qu'à se procurer du divertissement à soi-même. Le pis est, que leur plaisirs ne sont pas toujours innocens. Ces fortes d'Amitiés sont ordinairement un Commerce de Jeu, de bone Chère, quelquefois même de Débauche.

Quelquefois c'est un intérêt comun, qui unit deux Persones. Par ce principe on cherche à s'attacher, mais à qui ? Ce n'est qu'à quelqu'un dont le Commerce doit être avantageux. Ce n'est pas gratuitement que l'on donne son affection, qu'on l'offre, ce semble, de si bone grace. Ce que les Homes ont nommé Amitié, n'est qu'une Societé, un ménagement réciproque d'intérêts. Ce n'est enfin qu'un Commerce où l'amour propre se propose toujours quelque chose à gagner. Pour cela, l'on aura de la complaisance, de l'assiduité, &, s'il le faut, on y emploiera même la flatterie. Qu'est ce que l'on appelle Amis ? Le plus souvent ce sont des Gens ardens, quand ils ont besoin de vous, & indolens quand vous avés besoin d'eux.

Le grand défaut des Amitiés humaines, c'est d'être sujettes au changement. N'ayant

un fondement solide, il ne faut pas être surpris, si on les voit se détruire assez facilement. Elles sont sujettes à mille accidens facheux, par l'inconstance & la bizârierie de l'Esprit humain.

Les Amitiés fondées sur la ressemblance des humeurs, & sur des plaisirs que l'on partage, semblent devoir durer long-tems; cependant elles ne sont pas solides. Quelque grande que soit la conformité de goût entre deux jeunes Amis, ces sentimens sont toujours flotans, incertains & sujets à changer, & dès que le goût change, l'Amitié se détruit par cela même.

Les Amitiés qui ont l'intérêt pour principe, ne sont pas plus solides. Vous avez confié votre Bien à un Ami, qui vient à faire mal ses affaires. Dès là l'Amitié perd ses droits; elle n'est plus écoutée, & l'on n'est sensible qu'à la perte de son Argent. Il y a des Amis intéressés qui ne recherchent qu'eux mêmes, qui ne pensent qu'à l'avantage qu'ils recevront dans l'Amitié qu'ils contractent avec vous. Vous les servirez dans l'ocasion, vous solliciterez leurs affaires, vous les aiderez de votre bien; voila qui les atache à vous. Mais si vous ne pouvés plus leur être utile, vous ne devés plus compter sur leur
Ami-

Amitié. L'Eclésiastique dépeint fort vivement ces Amis lâches & intéressés, qui vous laissent & qui se retirent, quand la prospérité vous quite. *Il y a tel Home, dit-il, qui est votre Ami, tant qu'il y trouve son avantage, mais qui disparoit au jour de l'adversité**.

Ce même Auteur nous dépeint d'autres Amis, qui à la vérité ne sont pas intéressés, mais qui sont si prompts & si disposés à se mettre en colère, que, à la moindre action qui leur déplaît, ou sur une parole qui les contrarie, ils se laissent aller à leur emportement & rompent avec vous.

On trouve enfin, dans ce même Livre, qui tout Apocriphe qu'il est, doit passer pour un excellent Traité de Morale, on y trouve le Portrait de ces Amis de plaisir & de bone chère. Aiés une bone Table, dont ils profitent souvent, vous ferés les meilleurs Amis du monde. Ils diront du bien de vous, dans toutes les occasions. Mais s'il arrive que par une Maladie de langueur, ou par quelques Affaires facheuses, qui vous arriveront, vous changiés entièrement votre Ordinaire, leurs Visites deviendront plus rares, & à la fin ils ne vous conoitront plus. Cet Auteur dit que voila les Amis, que de son tems on voioit dans le Monde,

* Eclésiastiq. Ch. VI.

des Amis intéressés, des Amis bizarres & emportés, des Amis de bone chère & de plaisir. Cette peinture convient encore également aujourd'hui. Le *Speçateur Anglois* l'a trouvée si ressemblante, qu'il l'a copiée dans un de ses Discours, en admirant en même tems la vivacité des traits*.

Il faut quelquefois encore moins, pour afoiblir l'Amitié. Un simple oubli, une petite froideur, un défaut d'égard ou d'attention, refroidit souvent les plus tendres liaisons. La légèreté de l'Esprit humain fust seule, pour causer bien des ruptures.

La seule Amitié durable est celle qui est établie sur la Vertu, & sur la Convenance des Mœurs. Les Amitiés Chrétiennes sont beaucoup plus fermes, & la Raison s'en aperçoit aisément. C'est que le Christianisme nous rend beaucoup plus patients, plus désintéressés, plus humbles, moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures & les divisions.

Ce sont là les Caractères que *St. Paul* donne à la Charité dans le XIII. Chap. de la Ire. Epître aux Corinthiens. *La Charité, dit-il, est patiente, elle est douce, elle n'est point envieuse. Elle n'est point vaine & insolente, elle ne s'enfle point d'orgueil. Elle ne cherche point son intérêt*

* Le *Speçateur*, T. I. Disc. LV.

*vêt particulier . . . Elle excuse tout , elle croit tout , elle espère tout , elle supporte tout **.

Quelque belle que soit cette description de la Charité , il est bon de remarquer que *St. Paul* n'a pas prétendu , dans cet endroit, doner tous les Caractères de cette Vertu. Il s'est ataché principalement à marquer les éfets de cette Vertu , qui manquoient à ceux à qui il écrit. Je puis donc bien ajouter encore ici deux ou trois autres Caractères , qui rendront encore plus sensible cette vérité , que *la Charité est le plus parfait de tous les Liens.*

La Charité forme une Union toute *sainte*, & bien différente de celle, par exemple, de ces Amis qui ne sont proprement que des Compagnons de débauché, de jeu, & de bone chère. Elle est très pure. Elle est toute céleste, & sans aucun mélange de ces vües basses & charnelles, que les Liaisons humaines inspirent ordinairement.

J'ai déjà fait remarquer qu'elle est toujours *sincère*; bien différente en cela de ces fausses protestations d'Amitié, si fréquentes dans le comerce du Monde. Les Liaisons humaines consistent plutôt dans un étalage de marques extérieures de bienveillance, que dans une sincère Union des Cœurs.

La

* I. Cor. XIII. 4-7.

La Charité est toujours *agissante*, toujours empressée à servir le Prochain. Nous nous plaignons fréquemment de nos Amis qui ne se font pas assez employés pour nous. Ils nous ont manqué, disons nous, dans une occasion où nous avons besoin de leur secours. La Charité ne donne point lieu à de semblables reproches. Elle nous rend actifs pour soulager le Prochain.

Enfin la Charité est *constante*, Nous avons vu que dans le Monde, on rompt quelquefois pour une bagatelle, avec ceux qui paroissent nos meilleurs Amis. La Charité est à l'épreuve de ces petits mécontentemens, qui altèrent si souvent les Amitiés mondaines. Bien loin d'en venir jamais à une rupture, elle ne se permet pas même un simple refroidissement. C'est un Lien que la Mort même ne peut pas rompre. Elle subsistera même dans le Ciel. La *Charité ne finira jamais*, dit St. Paul *. Elle aura encore lieu dans la Vie à venir, mais on l'y verra dans tout son éclat. Alors nous aimerons nos Frères parfaitement. Plus de ces intérêts contraires, qui nous divisent si souvent sur la Terre. Plus d'envie, plus de jalousie; les avantages des autres ne diminueront point nôtre bonheur.

Au

* I. Cor. XIII. 8.

Au contraire, leur satisfaction contribuera beaucoup à la nôtre. Une même Félicité fera éternellement nôtre partage. Alors l'éloge que St. Paul fait de cette Vertu fera véritablement dans sa place. *La Charité est un lien parfait.*

Il y a des gens qui ont parû surpris de ce que l'Évangile n'a point insisté sur le Devoir de l'Amitié. A peine trouve-t-on ce beau nom dans les Écrits du *Nouveau Testament*. Un Auteur moderne voudroit faire regarder cette omission comé une imperfection dans la Morale de l'Évangile. C'est le même qui avoit aussi objecté, que l'Amour de la Patrie n'y est point recommandé. L'Amitié particulière, dit-il, & l'Amour de la Patrie sont les plus doux Liens de la Société. Il est surprenant, que tout avantageux qu'ils soient aux Hommes, le Législateur Évangélique ne les ait point prescrits. J'ai déjà répondu sur l'amour de la Patrie ; reste l'article de l'Amitié.

Le *Mentor moderne* a si bien répondu à cette Objection, que nous ne pouvons rien faire de mieux que de l'écouter. Outre la justesse, on trouve encore beaucoup de sel dans sa Réponse. Les Libertins emploient si souvent la raillerie contre la Religion, qu'on peut bien par représailles s'en servir aussi quelquefois contr'eux.

„ Nos Esprits forts modernes, dit-il,
 „ taxent la Morale Chrétienne d'être dé-
 „ fectueuse, en ce que l'Évangile ne fait
 „ pas la moindre mention de l'Amitié,
 „ Vertu si agréable & si utile. S'il m'est
 „ permis de me servir d'une Phrase Prover-
 „ biale, je dirai, que ces grands Homes
 „ ne voient pas le Bois à cause des Arbres,
 „ & que les Maisons les empêchent de dé-
 „ couvrir la Ville.

Mais après ce trait un peu enjoué, cet in-
 génieux Auteur reprend bien-tôt son sérieux.
 „ Quoi ! ajoute-t-il, une Religion dont le
 „ grand but est d'inspirer aux Homes la
 „ Charité la plus noble, la Bienveillance
 „ la plus désintéressée pour tout le Genre
 „ humain, une Religion qui veut que
 „ nous regardions tous les Homes come
 „ nos Frères, une Religion enfin, qui nous
 „ prêche la plus tendre Amitié pour cha-
 „ que Individu humain; une telle Religi-
 „ on est acufée de raier l'Amitié de la liste
 „ des Vertus ! En vérité une Objection
 „ de cette nature caractérise parfaitement
 „ bien l'aveuglement & la prévention de
 „ ceux qui ont le front de la proposer *.

La Réponse est donc en un mot que ce
 qu'on apelle *Amitié*, & qu'on fait soner si
 haut,

haut, a été absorbé dans l'Évangile, par une Vertu plus essentielle & même plus brillante, mais qu'aucun Philosophe n'avoit conue.

Il faut encore ajouter, que la Charité, qui fait toute l'Amitié des Chrétiens, va beaucoup plus loin que ces anciennes Amitiés Païennes tant vantées dans l'Histoire. Ils ont fort exalté un genre d'Amitié, qu'on peut appeller *Héroïque*. C'est celle qui étoit fondée sur un mérite extraordinaire, & qui rendoit capable des Actions les plus difficiles & les plus éclatantes, come de sacrifier sa Vie pour un Ami. Ces Amitiés héroïques étoient même fort rares chez les Païens. L'Histoire n'en fournit guère que 5. ou 6. exemples. Mais on trouve dans le Christianisme un nombre considérable d'Amis de ce genre, puis qu'on y trouve beaucoup de Persones véritablement charitables.

On peut apliquer à la Charité un mot que *Cicéron* a employé pour faire l'éloge de l'Amitié, *La bannir du Monde*, dit-il, ce seroit en bannir le Soleil. Cet Eloge pompeux est dans sa véritable place, si nous l'apliquons à l'Amitié Chrétienne. C'est elle qui, come le Soleil du Monde, anime tout, réchaufe tout, met tout en action. C'est elle dont les heureuses influences s'étendent par tout. C'est en un mot *le Lien le plus parfait* pour unir les Homes entr'eux.



L E T T R E

*A Mr. DE VOLTAIRE sur ses Vers inserés
au Journal Helvétique du-Mois d'Octobre ;
intitules , LES TONNEAUX.*

M O N S I E U R ,

VOus voila donc Tonelier : Profession un peu bruïante, & qui par là, je vous l'avoue , ne me plairoit guères ; n'aimant le Bruïant, ni pour le causer, ni pour l'entendre ; ou, si vous voulez que je m'énonce un peu plus scientifiquement, ni come Agent ni come Patient. Pour vous, *Monsieur*, il paroît qu'a l'un & l'autre égard le Bruïant est fort de vôtre goût.

Trabit sua quemque voluptas.

Vous avez donc lieu d'être satisfait de vôtre coup d'essai, ou, come' vous résidez souvent en *Allemagne*, de vôtre *Meisters-Stuck* (*). Vos *Toneaux*, inserés au *Journal Helvétique* du Mois d'Octobre dernier, font bruit & rétentissent come de vrais *Toneaux* ; *Toneaux* vuides, s'entend. Par là vous voila devenu un nouveau *Chevrier de Nîmes* ; parlons plus noblement, un nouvel *Erostrate*. Je me trouvai, il y a quelques jours, dans

* Chef-d'œuvre.

une Compagnie où ces Toneaux furent beaucoup roulés. J'ai crû, *Monsieur*, devoir vous faire part des principales choses qui s'y disent.

D'abord on témoigna beaucoup de surprise, que vous osassiez réveiller, come on dit, *le Chat qui dort*. Après la pesante, mais très juste correction que vous avez essuïée aux yeux de toute l'Europe, il y a quelques années, par une des fortes Plumes de nôtre Siècle, *Mr. Boullier*, Ministre en *Hollande*, au sujet de *Pascal*, que vous aviez déjà ataqué fort imprudemment; ataque dont il ne résulta que beaucoup de confusion pour vous, on auroit crû que *Pascal*, ou *Blaise Pascal*, seroit devenu pour vous un Objet sacré, un vrai *Noli me tangere*.

C'est bien à un *Mr. de Voltaire*, ajouta-t-on, d'entreprendre, par quelques misérables & puériles qualifications, d'avilir la grande réputation que *Pascal*, cet excellent Home, a si bien méritée, & par la sainteté de ses mœurs & par ses rares talens, qui l'ont rendu si respectable, même à ceux de Comunion contraire. Hélas, le pauvre *Mr. de Voltaire*, qu'y fera-t-il, que renouveler la fable du *Serpent & de la Lime!*

Vous êtes trop sévères, *Messieurs*, dit là dessus quelqu'un de la Compagnie. Vous voyez bien, que le but de *Mr. de Voltaire*

n'est pas proprement d'attaquer *Pascal*, mais de faire sa cour au Roi de *Prusse*, & pour cela il tire ingénieusement parti d'une parole de *Pascal*.

C'est à dire, repliqua-t-on, que l'ingénieur *Mr. de Voltaire*, pour faire sa cour au Roi de *Prusse*, à ce Roi si sage, si bon, & d'un goût si noble & si délicat, le traite en vrai *Moloc*, en lui sacrifiant en quelque sorte des Victimes humaines. Lui qui se glorifie tant de la familiarité de ce Grand Roi, est-il donc réduit, pour parvenir jusqu'à lui, à marcher sur des gens de mérite & d'un mérite si distingué, & à se les faire servir come d'escaliers?

D'ailleurs n'est-ce pas là une misérable chicane qu'il fait à *Pascal*? Ce qu'il se plaît à lui relever, peut il dire, en bone foi, que *Pascal* l'ait jamais entendu d'un Roi qui s'occupe & qui pense; d'un Roi tel que le Roi de *Prusse*? Mais en est-il beaucoup de pareils? Et tels qu'on n'en voit que trop, & qu'on en a vû dans tous les Siècles, la pensée de *Pascal* n'est elle pas des plus vraies? *Mr. de Voltaire* ne le pense-t-il pas de même, & ne tiendrait il même pas à injure qu'on le soupçonât de penser autrement?

N'est-ce pas aussi une pure chicane toute pareille, que la critique qu'il se plaît à faire
de

de l'idée de *Repos*, que l'on a comunément, d'après nos Sts. Livres, du Bonheur de la Vie future? Critique, de la façon dont il s'énonce, plutôt digne d'un Petit-Maitre, que de l'Auteur d'un *Temple du Gout*. Qui jamais en éfet, dans toute la Chrétienté, depuis le Docteur jusqu'à l'Idiot, a envisagé ce *Repos* come un *Croisement de bras*, come une cessation de toute action? Est-il qui que ce soit qui ne l'entende d'un *Repos* du tracas & des misères de cette vie, d'un *Repos* des Passions défordonnées, & entr'autres de l'*Avarice* & de l'*Ambition*, Tirans insignes, qui ne font éprouver à leurs Esclaves que troubles, cruelles inquiétudes & tourment? Serroit-ce peut-être, qu'ici aussi l'Action, même dans la vie à venir, fût fort du goût de Mr. de *Voltaire*, & le *Repos* tellement sans apas, que ce ne fut pour lui qu'un *Bien imaginaire*, un *Néant*, come il s'énonce lui même?

Mais, s'écria quelqu'un, pourquoi tant de surprise, du peu de respect que marque pour une expression sacrée, un Home qui en marque si peu pour DIEU lui même? Et n'est-ce pas là ce qu'il done juste sujet de penser de lui, par ces paroles, qui se lisent dans ces mêmes Vers, *Dieu seroit malheureux, s'il n'avoit rien à faire*. Apartient il donc, je ne dirai pas,

pas, à un *Mr. de Voltaire*, come on l'a fort bien dit quand il n'a été question que de *Pascal*, mais au plus grand Monarque, mais à un Ange, mais à tous les Anges & Archanges ensemble, de parler ainsi cavalièrement du seul Etre aussi essentiellement heureux, qu'il existe nécessairement; de l'Etre tout adorable, à qui le Ciel & la Terre & tous les Etres qu'ils renferment sont redevables & de leur existence & de la continuation de cette existence; de l'Etre en particulier unique Auteur & Source de tout le Bonheur dont ils peuvent eux mêmes jouir; de l'Etre, en un mot, devant qui de chétifs Mortels, d'indignes Coupables, tels que nous tous, tels que *Mr. de Voltaire*; que dis-je? devant qui toutes les célestes Intelligences, les plus sublimes & les plus pures, ne sont que come une vile-pouffière, que Dieu, par un simple acte de sa volonté, pourroit, à chaque moment, faire rentrer dans le néant dont il a bien voulu les tirer?

Quoi que je ne doute point, que Dieu, come le dit *Mr. de Voltaire*, ne soit dans une action perpétuelle, est ce néanmoins à nous à décider ainsi témérairement de ce que ses adorables Perfections pourroient lui permettre à cet égard, & à mettre ainsi son

Bon-

Bonheur en compromis ? Rougissons, rougissons pour la Nature humaine, qu'un Enfant d'*Adam*, un Enfant de nôtre comune Famille, se soit oublié à ce point, & renvoyons le, je ne dirai pas à l'Ecole des Anges, qui, tout en célébrant les Grandeurs de DIEU, se couvrent la face de leurs ailes * ; ce renvoi sûrement ne lui imposeroit guères ; mais à celle d'un Médecin, du célèbre *Boerhave*, qui, dit-on, ne prononçoit ou n'entendoit jamais prononcer le NOM DE DIEU sans se découvrir.

Rougissons de même du choix des exemples qu'il allègue de l'Action de Dieu ; exemples dont quelques uns le font plutôt de l'action criminelle des Homes ; & presque tous sont ordinairement cités par l'Incrédulité & l'Athéisme, en objections contre l'Existence de Dieu ou sa Providence ; tandis qu'il est muet sur les Bienfaits de Dieu sans nombre, généraux, & particuliers, dont nous sommes tous sans cesse environés de toutes parts, & lui *Mr. de Voltaire* également ; Bienfaits qui nous prouvent tout à la fois & l'Action de Dieu, & sa Bonté infinies. Rougissons sur tout de la manière burlesque & scandaleuse dont tous ces exemples sont déduits, où l'on diroit qu'il ne s'agit que de quelque Barbouilleur de

Peintre, de dessous le pinceau de qui on verroit sortir alternativement du beau & du grotesque, & où l'on semble nous dire assez clairement, que toute cette variété, come chez le Peintre, ne vient que de pur caprice, & n'a pour principe aucune raison de sagesse. Rougissons de ces Toneaux où l'on se complait si fort : Rougissons de voir, dans le sein de la Chrétienté, emprunter ainsi du Paganisme des images dont tout Paien sensé a du rougir de les voir assignées à un de leurs Dieux; des images au prix desquelles la fameuse *Boëte de Pandore* pourroit paroître avoir encore quelque dignité.

S'il ne s'agissoit pas de choses si graves, reprit ici quelqu'un, j'observerois à mon tour, coment l'Auteur se marque lui même pour un Citoyen du présent Siècle, qui n'espère rien après cette Vie, en nous présentant come un malheur pour *Pascal*, sa mort prématurée; tandis que de sages Paiens, au contraire, nous disent, que celui que Dieu aime il le retire jeune de ce Monde.

On philei Theos thneskei neos.

Et je me mettrois peu en peine qu'ici il s'écriat, & sur ces Paiens & sur moi conjointé

jointément, come il l'a fait sur *Pascal*,
Aux Dévots, aux *pieux Misantropes*, aux
Héraclites !

Je lui releverois encore la fin de ce Vers,
 où après avoir dit :

Il a deux gros Toneaux, d'où le Bien & le Mal
Descendent en pluie éternelle
Sur cent Mondes divers & sur chaque Animal.
Le Sot, le Bel-Esprit, & les Foux & les Sages
Chacun reçoit sa dose ;

Il ajoute : *Et le tout est égal.* Paroles qu'on
 est en droit d'entendre come s'il disoit,
 que la dose des Biens & des Maux est
 égale pour tous ; ce qui sûrement n'est pas
 sa pensée ; aussi seroit elle des plus fausses.
 Que s'il a voulu dire, que *le Sot, le Bel-*
Esprit, les Foux & les Sages reçoivent in-
 distinctément *des Biens & des Maux*, il n'a
 pas dit ce qu'il vouloit dire, & il n'est pas
 en droit à son tour de trouver mauvais qu'on
 prenne cette fin de vers pour pur galima-
 thias. Mais ce ne sont là que des minuties,
 au prix de ce dont on vient de parler, &
 je ne chercherai point à faire par là une si
 prompte diversion à la honte & à la confu-
 sion qui, come Membres de la Nature
 humaine doit nous couvrir tous, pour tou-
 tes ces indignités. *Oui, Messieurs, j'y*

fouscrist de bon cœur : Rougissons pour la Race humaine ; rougissons pour Mr. de *Voltaire*.

Doucement, *Messieurs*, reprit encore ici la même Personne qui d'abord avoit cherché à vous excuser un peu : Prenons garde que , tout en voulant défendre la Gloire de Dieu , un trop grand zèle ne nous emporte & ne nous fasse pécher contre ce que nous devons à l'Homme. Ici encore je vous dirai, come quand il n'étoit question que de *Pascal* , que le but de Mr. de *Voltaire* n'est pas de ravaler l'adorable & souverain Créateur de l'Univers : Un tel dessein pourroit il venir dans l'esprit de qui que ce soit , à moins que d'être Phrénétique ? Son but est uniquement d'encenser au Roi : C'est là ce qui a fait couler de sa plume tout ce misérable badinage , que nous blâmons avec raison , come très déplacé & très indigne quand on parle de Dieu.

C'est à dire , repliqua-t on brusquement, que Mr. de *Voltaire* , non content d'immoler au Roi , ou plutôt de s'immoler à soi-même des *Pascal* , veut encore , entant qu'en lui est , s'immoler jusqu'à Dieu lui même. Et afin qu'on ne me taxe pas d'outrer , considerez , je vous prie , la chute de toute cette belle Pièce. Après qu'il n'a pas tenu à Mr. de *Voltaire* , non plus qu'à

Mr. d'Arnaud son Disciple & son Collègue, de tenter d'empoisonner, si la chose étoit possible, l'Ame du Roi, en lui faisant oublier sa condition d'Homme mortel, par la qualification de Dieu, que Mr. d'Arnaud lui donne formellement, avec l'attribut de la *Toute puissance* (*), & par la comparaison que Mr. de Voltaire fait du Roi avec Dieu, en lui disant, *Toùjours, ainsi que vous, Dieu produit quelque Ouvrage*: Comparaison où le Roi se trouve le Modèle & Dieu simplement l'Imitateur; comie aussi par le titre d'*Elûs*, qu'il donne aux Amis du Roi; terme que chacun fait être consacré aux Amis de Dieu: Mr. de Voltaire ne met il pas le comble à tout cela, en insinuant au Roi, qu'en Bonté, incontestablement la première de toutes les qualités morales, ce Prince est lui-même un Dieu bien supérieur à celui de l'Univers? puis qu'après avoir assigné à celui-ci deux Toneaux, dont descend en pluie éternelle un mélange de Biens & de Maux; il assigne de même au Roi les deux Toneaux; mais avec cette différence que le Roi a bouché pour jamais le Toneau des Maux; que la gène de la

P. p 2 . rime,

* Voyez l'Épître au Roi, par M. d'Arnaud, qui suit immédiatement les Vers de Mr. de Voltaire, Journal Helvétique d'Octobre, p. 414. 415.

rime, pour le dire en passant, lui fait appeler ici fort improprement *le Toneau des Dégouts & des Caprices*; & qu'il ne laisse couler que celui des *Délices*.

Sur ce pied là, dit ici quelqu'un nous sommes en vérité bien abusés par tous les Correspondans épistolaires & les Nouvellistes, & Baile n'avoit pas tant tort avec son Pirrhonisme historique. Car si nous en croions Mr. de Voltaire, les Guerres du Roi de Prusse doivent être tout l'opposé de celles des autres Princes. Les Bales de son Artillerie & de toute la Mousqueterie de ses Troupes doivent n'être que de sucre; leurs Epées & leurs Baïonnettes ne doivent être faites que pour égayer la vie par leur brillant; ses Bombes & tout l'attirail de ses Sièges ne doivent être que de charmans Feux d'artifice, pour divertir les Spectateurs, même les Spectateurs ennemis. Dans tous les Etats du Roi on ne doit désormais plus savoir ce que c'est que Prisons, Amendes, Exils, Echafauts, Roués, Gibets: Des Danfes & des Fêtes éternelles doivent avoir succédé à toutes ces choses tristes & chagrinantes, & y être tout autrement efficaces pour la correction des mœurs. Personne assurément ne contestera plus à Mr. de Voltaire cette Yvresse, ce Délire, ces Fureurs, qui caractérisent,

dit

dit-on, le grand Poëte, & le distinguent du simple Versificateur.

On ne les lui contesterà certainement pas, ajouta quelqu'un, par un endroit sur tout, très digne d'attention : C'est que come, dans l'ivresse & le délire, on ne conoit ni crainte ni danger, & qu'on se jette souvent soi même dans d'affreux précipices ; de même Mr. de Voltaire, non plus que Mr. d'Arnaud, n'ont point senti, que tout en voulant plaire au Roi & lui encenser, si jamais cet Encens parvient jusqu'à lui, il ne pourra que lui être une fumée noire & insupportable, une fumée de la demeure de *Pluton*, & qu'atirer à ces Prêtres encenseurs si téméraires sa juste indignation. Coment en éfet, si jamais ces Vers parviennent à Sa Majesté, coment un Prince si sage, si vertueux, d'un goût si délicat & si noble, un Prince qui favorise tant le Mérite, pourra-t-il ne pas être indigné qu'on ait crû de son goût un encens si grossier & si puant ; qu'on ait crû lui plaire en foulant aux pieds, sous ses yeux, des *Pascal* ; sur tout de voir, à son occasion & en vue de lui faire la cour, parler de l'Être suprême avec si peu de décence & de respect ; l'abaisser même au dessous de lui ; & de se voir associé par toutes ces qualifications & atributs de la Divinité, non aux *Antonins*, aux *Tite* &

aux *Trajan*, dont S. M. fait elle même un si bel éloge dans son *Epître dédicatoire* au Prince son Frère, inserée dans ce même Journal Helvétique d'Octobre * ; mais aux *Antiochus*, aux *Hérode*, aux *Caligula* & aux *Néron*, qui se sont montrés si alterés de Titres & d'Homages divins, & qui, par cet endroit entr'autres, sont devenus les objets, dirai-je de l'horreur, ou du mépris & de l'indignation de tous les siècles. Les Ennemis les plus déclarés de la Gloire du Roi, s'il étoit possible qu'un si bon Prince en eût de tels, pourroient ils en éfet s'y prendre plus efficacement, pour la ternir & même l'effacer chez les Races présentes & futures, qu'en leur donant lieu de penser qu'il a pris le moindre goût à toutes ces basses & impies flateries. Que Mr. de *Voltaire* ne s'abuse point : Le mauvais Tonneau n'est pas si bien bouché, que le Roi dans sa juste indignation ne pût le rouvrir sur lui & sur ses pareils, & que, dans la précipitation des premiers mouvemens, il n'en fit couler sur eux, même jusqu'à de *la lie*. Le moins qu'il pût leur en arriver, c'est de se voir condamnés par le Roi à un éternel silence sur ce qui le concerne ; ce qui pourroit bien, par rapport à Mr. de *Voltaire* en particulier,

* Voyez p. 417.

culier, si on veut me permettre ce petit badinage, réaliser le nom d'*A-rouet* qu'il porte.

Voilà, *Monsieur*, autant que ma mémoire me les rappelle, les principales réflexions qui furent faites sur vos *Toneaux*. Il dépend de vous d'en faire le bon usage pour lequel je vous les adresse. Si peut-être quelque ironie vous y déplaît, & qu'en general vous les trouviez trop salées & trop apures, souvenez vous, s'il vous plaît, du *Ridiculum acri*. Souvenez vous sur tout, que dans les violens maux il faut de violens remèdes, & qu'alors le zèle n'est point incompatible avec la charité. Souvenez vous enfin, en *Tonelier* expert, que quand les *Toneaux* ont contracté quelque odeur mauvaise & puante, on les purifie avec des torches de paille alumée, ou en leur faisant essuier des étuves bouillantes, où il entre des herbes fortes, du sel & de la chaux vive. Que si malgré tout cela ma Lettre vous devient inutile, & que le mal soit supérieur au remède, elle ne le sera pas pour le Public: J'espère qu'on la regardera come une réparation du scandale de vos *Vers*, & de votre attentat à la Gloire d'un Roi, l'attention & l'admiration de toute l'Europe, & que des là on m'en saura quelque gré.

Quant à ce qui me concerne en particulier, souvenez vous aussi, *Monsieur*, que

si par l'un de mes Devoirs je suis tenu à être, *Vôtre sincère & affectionné Serviteur*, un Devoir bien supérieur m'oblige tout autrement encore, à répondre à la signification du Nom que je prends aujourd'hui en me signant,

Timothée *.

A Neuchâtel le 27. Novemb. 1752.

P. S. Ma Lettre écrite, come je la lisois à un Ami, il me montra dans le *Journal Helvétique de Juillet 1750.* un Discours de Mr. *d'Arnaud* à sa réception dans l'Académie Royale des Sciences de *Berlin*, où je lus des paroles qui me rendirent si interdit, qu'à peine en croiai-je mes yeux. J'ai crû qu'il étoit bon, si non pour vous, *Monsieur*, au moins pour le Public, de les transcrire ici, pour lui justifier d'autant mieux le zèle de ma Lettre.

„ En réunissant, *Messieurs*, tous les Arts
 „ parmi vous, (*Il parle du Roi*,) il semble
 „ vous avoir imprimé le caractère de sa
 „ grande Ame, de cette Ame universelle,
 „ qu'il répand sur son Empire, sur tout
 „ l'Univers. Tel on nous représente l'Esprit
 „ Créateur des autres Esprits, l'Esprit éter-
 „ nel, reposant sur l'immensité, faisant
 „ „ éclore

* C'est à dire, Qui honore Dieu.

» éclore le Monde des vastes Abîmes du
 » Cahos. Ah grand Roi. . . que n'êtes vous
 » témoin des transports de joie & d'ad-
 » miration qui éclatent à votre seul Nom.
 » Ainsi la Terre paroît tressaillir d'allégresse
 » & de respect aux Noms des Dieux bien-
 » faisans.

Il n'y a personne qui ne voie, que ces der-
 nières paroles sont tirées des Pseaumes qui
 célèbrent la Majesté du Souverain Créateur &
 Maître de l'Univers. Voiez entr'autres, Ps.
 XLVII. 1. XCVII. 1. XCVIII. 7. 8. & CXIV.
 6. 7. Ces Messieurs ne feuilletent ils donc
 nos Sts. Livres, que pour en extraire de pareil-
 les allusions. Imitateurs de *Balthazar*, qui,
 come lui, (je dois moderer mes expressions)
 faites un usage si peu religieux des Vases
 sacrés du Temple de Jérusalem, sa terrible,
 mais si juste punition ne vous impose-t-elle
 point ? Lisez, lisez le Chap. V. du Livre de
Daniel. Fiction tant qu'il vous plaira. Gens
 d'esprit come vous l'êtes, vous n'ignorez
 pas, que toute Fiction bien conçüe n'est pas
 moins instructive, que l'Histoire la plus
 vraie & les Instructions les plus directes.



R E M A R Q U E S

*Sur le Livre de Mr. DE VOLTAIRE,
qui a pour titre, LE SIÈCLE DE
LOUIS LE GRAND.*

A Mr. M...
P...
P...

Après avoir hâzardé quelques Observations sur l'Article des *Ecrivains François*, qui ont vécu sous le Règne de *LOUIS XIV.* l'Auteur me permit de passer à l'Article du *Cathéisme*, ou des *Réformés*, sur lequel j'aurois bien des choses à dire, si je ne m'étois imposé la loi d'abrèger, autant qu'il me sera possible. J'espère que Mr. de *Voltaire* ne me saura pas mauvais gré de relever honêtement ce qui me paroitra défectueux : Les Erreurs des Grands Hommes sont plus dangereuses que celles des autres, parce qu'on les regarde comme des Vérités incontestables ; & qu'elles passent en Autorités ; & lors quelles concernent un sujet aussi important que l'est celui ci, elles méritent bien quelque éclaircissement.

Afin que l'Auteur ne m'accuse pas de lui prêter ce qu'il n'a pas dit, on de vouloir en imposer au Public, je citerai ses propres

pres paroles. Elles feront peut être la meilleure Apologie que puissent faire les Protestans ; en y joignant un petit Comentaire , tiré d'Auteurs , Témoins des faits , ou irréprochables. Personne ne peut trouver mauvais qu'on imprime à *Neuchâtel* ce qui a été imprimé à *Berlin* , sous les yeux du Roi , Juge si sage & si éclairé ; & ce qui a été depuis réimprimé à *Paris* même. Ce seroit pousser bien loin l'Inquisition que d'empêcher l'Innocence de se défendre.

Je prie le Lecteur de ne point regarder ceci comme une Dispute Littéraire ; Il en est de ces fortes de Querelles comme des Theses. Après avoir chicané & ergoté long-tems on ne convient presque jamais de rien. Après bien des efforts , on croit avoir trouvé l'endroit foible de son Adversaire : *Asbille* va être frappé au talon ; mais il glisse sous nos coups ; il nous échape je ne sai comment. Veut on le presser davantage , il tombe enfin , mais il se relève aussi tôt , & demande fièrement s'il est vrai qu'on l'ait renversé ?

L'Edifice qu'à élevé *Mr. de Voltaire* est grand & sublime ; il est en un mot digne d'un Auteur , qui n'écrit pas en prose avec moins de force , de noblesse & d'élégance , qu'il écrit en Vers ; qui en produisant des cho-

choses importantes , fait doner du prix au plus petites : J'avoue cependant que le plan de cet Edifice laisse quelque chose à desirer , dans l'exécution. Je me flate d'en avoir déjà doné des preuves , & je vai continuer.

Mr. de *Voltaire* , qui dit dans son Histoire , que *Des Cartes* & *Malebranche* sont de grands Hommes , qui nous ont appris peu de chose , ne sauroit nier qu'ils ne nous aient du moins appris l'art de raisonner , & de les réfuter par leur propre méthode. N'est ce rien ? Mr. de *Voltaire* , lui même , qui possède si bien l'Art de raisonner , n'en a pas toujours fait usage , nous allons le montrer.

Quoi que Mr. de *Voltaire* soit porté à la Tolerance des Religions , cependant , il n'est pas favorable aux Calvinistes de *France* , qu'il fait regarder come des Gens inquiets , ambitieux & turbulens , dont l'Esprit Républicain ne pouvoit se résoudre à plier sous le joug de la Monarchie , & qui cherchoient leur établissement & leurs intérêts dans les Troubles qu'ils excitoient , & dans les Révolutions qu'ils faisoient naitre. Pour détruire ces imputations odieuses & injustes , je renvoie le Lecteur à l'Apologie des Réformés par Mrs. *Jurieu* , *Claude* & *Baile*,

Baile, dans son excellente *Réponse au P. Maimbourg*. Je prie Mr. *deVoltaire* lui même de lire avec attention la Préface de l'*Histoire de l'Edit de Nantes*, par *Benoit*; il y verra clairement que les Protestans François n'ont jamais allumé le feu d'aucune Guerre, soit civile, soit étrangère; qu'ils ont fait, au contraire, tous leurs efforts pour maintenir ou pour rétablir la Paix, quand la Haine; la Vengeance, ou la Superstition l'avoient rompue. On y prouve, avec évidence, que lors qu'ils ont pris les Armes, ils y ont été forcés par les violences & les injustices de leurs Opresses; qu'en défendant les Droits de la Vérité & de l'Innocence ils ont souvent défendu ceux du Trône, que le zèle perfide & furieux des Catholiques avoit ébranlé. Dans le tems de la *Ligue* ils affermirent la Couronne sur la tête de HENRI III. & sur celle de HENRI IV. qui furent l'un & l'autre les victimes du zèle cruel que le Fanatisme avoit allumé.

Pour se représenter à quel point de fureur ce zèle barbare avoit été poussé, il n'y a qu'à lire les Relations fidèles des Massacres affreux de *Cabrières* & de *Merindol*, & sur tout, le récit de la trahison & du carnage de la St. *Barthelémi*.

Sur les noires couleurs d'un si triste Tableau, Il faut passer l'Eponge, ou tirer le Rideau.

Il est vrai que plusieurs Gouverneurs & Commandans de Provinces eurent horreur des Ordres sanguinaires qu'ils reçurent pour cette horrible exécution, & que plus dociles aux Loix de la Justice & de l'Humanité, qu'à celles de leur Prince, ils lui firent réponse, qu'il les avoit établis pour être les Protecteurs & les Défenseurs du Peuple, & non pour en être les Bourreaux.

Dans ces tems malheureux, on ne peut disconvenir que l'Ambition des Chefs de Parti, comme des Guise & des Condé, ne fit servir la Religion de prétexte & de couverture à leurs Projets & à leurs Cabales. Le seul Amiral de Coligni en combattant sous les Drapeaux de la Vérité, n'avoit en vue que son établissement & que ses progrès; aussi en abattant cette illustre Tête, la Superstition crût avoir triomphé de tous les obstacles, & que nul n'oseroit s'opposer à ses desseins, & à ses embûches; cependant les Protestans eurent encore le courage d'arrêter ses Usurpations; ils ébranlèrent son Empire, & l'auroient détruit peut être, s'ils avoient voulu faire usage de leurs forces, & s'ils n'eussent préféré la tranquillité du Royaume, à leurs avantages particuliers.

Je ne dis rien ici que je ne puisse démontrer par l'Histoire. Il n'y a qu'à ouvrir les

Annales de la Minorité de LOUIS XIII. & de LOUIS XIV. pour voir que les Réformés n'abusèrent point de leur crédit & de leur pouvoir, & que loin de se prévaloir de la foiblesse du Gouvernement, pour augmenter leurs forces, ils n'en firent usage que pour affermir l'Autorité du Souverain; aussi leur fidélité & leur soumission leur valurent-elles les plus grands éloges de la part de la Régence. Les Reines *Marie de Medicis* & *Anne d'Autriche*, leur promirent positivement, qu'on n'oublieroit jamais leur obéissance; mais ces promesses furent bientôt oubliées. Voilà le prix qu'ils reçurent pour avoir sauvé l'Etat.

Et qu'on ne croie pas que les Protestans n'étoient fidèles, que parce qu'ils étoient dans l'impuissance de ne l'être pas. Mr. de *Sully* nous apprend, dans ses *Mémoires*, qu'après la Mort de *Henri IV.* les Réformés étoient en possession de cent trois Villes ou Places bien fortifiées; ils avoient à leur tête de Grands Seigneurs, plusieurs habiles Généraux & des Princes Puissans. Ils venoient de perdre un Roi qui avoit éprouvé leur fidélité & leur amour pour lui, & qui étoit leur Protecteur par reconnoissance & par inclination; cependant les soupçons & une juste défiance ne leur firent pas chercher

cher leur sûreté aux dépens de l'Etat ; ils se contentèrent de simples promesses , bien tôt démenties par l'enlèvement de leurs Places , & par la prise de la *Rochelle* , qui fût l'ouvrage & le triomphe de l'Ambition du Cardinal de *Richelieu*. Mr. de *Sully* , bien instruit , nous apprendra si la Bone Foi a toujours présidé aux promesses qu'on a faites aux Protestans : *Quelques jours* , dit-il , après la mort de *Henri IV* , on ne traitoit dans le Conseil d'Etat , que de l'abolition de tous les Edits de Pacification ; de la destruction des Réformés ; de l'expulsion de tous ceux de cette Religion qui étoient en place &c. c'est à dire de mille projets aussi pernicieux au Roi & à l'Etat , qu'avantageux à nos plus mortels Ennemis.

Voilà l'état où se sont trouvés les Protestans avant le Règne de *Louis XIV*. sous la Régence d'*Anne d'Autriche* sa Mère. On fait quels troubles excitèrent ceux qui étoient du Parti de la *Fronde* , & qui vouloient exclure du Ministère le Cardinal *Mazarin*. Les Protestans demeurèrent tranquilles & fidèles , malgré tous les efforts qu'on fit pour les émouvoir & les porter à la sédition. Ils furent également insensibles aux promesses & aux menaces , & n'écoutèrent que leur devoir. Quoi que l'exemple du Parlement , & celui des Princes du Sang , eût

pû

pû les séduire, & justifier leur révolte, ils restèrent soumis; ils crurent qu'en rendant à Dieu ce qu'ils lui devoient, ils étoient également obligés de rendre à César ce qui lui étoit dû. Quoique la Cour ne leur fût pas favorable, quoi qu'ils vissent de loin l'Orage qui les menaçoit, quoi qu'un *Condé*, & un *Turenne*, ces Astres brillans de la France, fussent éclipsés, leur Lumière, fût toujours pure, & leur Innocence ne fut pas même soupçonnée. On verra bientôt la récompense qu'ils reçurent d'une fidélité si constante & si bien éprouvée, Mr. de *Voltaire* lui même va nous l'apprendre; mais on connoitra que le Tableau que je viens de faire de l'état des Réformés, & de leur conduite, n'est pas inutile, pour adoucir certains traits qui échappent à cet habile Peintre, malgré son impartialité, & son amour pour la vérité.

Voici par exemple, un trait bien aigü, qu'il est facile d'émouffer par la lecture de l'Histoire de *Louis XIII.* Après, dit-il, la mort de *Henri IV.* les Huguenots avoient déjà établis en France des Cercles, à l'imitation de l'Allemagne; les Députés de ces Cercles étoient souvent Séditieux, & il y avoit dans le parti des Seigneurs pleins d'Ambition, qui précipitèrent bien-tôt dans la révolte l'Esprit

remuant des Prédicans & le zèle aveugle des Peuples.

Ce que je viens de dire pourroit suffire pour réfuter cette acufation. Mr. de *Voltaire* nomme *Cercles*, les *Sinodes* que les Protestans assembloient, avec la permission du Roi, pour régler la Discipline des Eglises, & le Culte Public. A l'égard des Seigneurs pleins d'ambition, il nomme le Duc de *Bouillon*, dont les Réformés se défioient avec raison, & qui avoit très peu de crédit parmi eux. Le Duc de *Rohan* en avoit bien d'avantage, mais s'il prit les Armes pour la défense des Protestans, ce ne fut qu'à l'extrémité, & lors qu'il ne leur restoit que ce moien unique, pour se mettre à couvert des insultes de leurs Ennemis & d'une ruine inévitable. Mr. de *Voltaire* ne peut s'empêcher de convenir des vexations injustes, qu'ils essuièrent : Avoient ils un Procès ? Ils étoient presque sûrs de le perdre : On leur disputoit leurs Temples & jusqu'à leurs Cimetières ; malgré cela ils restèrent long-tems tranquiles au milieu des Orages, des Factions & des Guerres Civiles, que des Princes, des Parlemens & des Evêques excitèrent.

Ecoutons encore sur ce sujet Mr. de *Voltaire* ; il parle trop bien, pour ne pas l'entendre

tendre avec plaisir, & vous, *Monsieur*, qui aimés si ardemment vôte Religion & les Protestans, vos chers Frères, vous en verrés ici l'Apologie de main de Maître.

„ LOUIS XIV. dit l'illustre *Voltaire*,
 „ étoit animé contra les Réligionaires,
 „ par les Remontrances continuelles de son
 „ Clergé, par les insinuations des *Jésuites*,
 „ par la Cour de *Rome*, & enfin par le
 „ Chancelier *Le Tellier* & *Louvois* son Fils,
 „ tous deux Ennemis de *Colbert*, & qui
 „ vouloient perdre les Réformés, come
 „ Rebelles; parce que *Colbert* les proté-
 „ geoit, come des sujets utiles. *Louis XIV.*
 „ nullement instruit du fond de leur Doc-
 „ trine, les regardoit come d'anciens Ré-
 „ voltés, soumis avec peine: Il s'apliqua
 „ d'abord à miner par degrés l'Edifice de
 „ leur Religion, en leur ôtant leurs Tem-
 „ ples sous le moindre prétexte: On leur
 „ défendit d'épouser des Filles Catholiques;
 „ On leur enleva leurs Enfans; on leur
 „ permit d'abjurer leur Religion à l'âge de
 „ 7. Ans; on envoya des Gens de Guerre
 „ chés leurs Parens, pour les forcer à y
 „ consentir. On employa sur tout un moien
 „ assés efficace de Conversion; ce fût l'Ar-
 „ gent: *Pelisson* fût chargé de ce Ministère
 „ secret: Il eût le bonheur de changer de

„ Religion, dans un tems où ce change-
„ ment pouvoit le mener aux Dignités &
„ à la Fortune. On défendit aux Protec-
„ tans de fortir de *France*, & de vendre
„ leurs Biens. La févérité redoubla contre
„ les Ministres ; on les mit à la taille ;
„ on interdifit leurs Temples , fur la plus
„ légère contravention. Ces Réformés n'e-
„ rent plus de Charges & d'Emplois ni de
„ Dignités. Ils n'eurent plus même la li-
„ berté de tenir des Ecoles & des Pensio-
„ naires. Les Prifons & les Galères furent
„ remplies d'*Huguenots*, qui vouloient for-
„ tir du Roiaume , pour chercher la li-
„ berté de Confcience, qu'on leur refu-
„ foit. Les Ministres furent bannis & leurs
„ Troupaux difperfés : Ce fût alors qu'on
„ perfuada au Roi, qu'après avoir envoyé
„ des Miffionnaires dans les Provinces, il
„ faloit y envoyer des Dragons. *Louis XIV.*
„ voulant à la fois humilier le Pape, d'une
„ main, & écrafer le Calvinifme de l'autre, il
„ crût n'ufer que d'Autorité ; mais ceux à
„ qui cette Autorité fût comife ufèrent d'une
„ extrême rigueur. Les Troupes furent
„ envoyées dans toutes les Villes & dans
„ tous les Châteaux, où il y avoit le plus
„ de Proteftans, & come les Dragons
„ affés mal difciplinés, dans ce tems là,
„ fu-

„ furent ceux qui comirent le plus d'excès,
 „ on apella cette exécution la *Dragonade*.
 „ Un Evêque, un Intendant, un Subdélégué
 „ marchoient à la tête des Soldats qui eu-
 „ rent toute licence, excepté celle de tuer.
 „ Il y eût plusieurs Persones si cruelle-
 „ ment maltraitées, quelles en moururent.
 „ Voilà ce que quelques Flateurs ont nom-
 „ mé des Remèdes doux & salutaires, des
 „ Vents qui rendent la Terre féconde.
 „ Il étoit impossible que ces excès bar-
 „ bares ne causassent bien des murmures
 „ & des rumeurs; mais les Plaintes mê-
 „ me étoient regardées come un Crime
 „ d'Etat, & punies sans miséricorde. Sur
 „ quelques mouvemens qu'il y eût dans
 „ le *Dauphiné*, 2. ou 3. Cent Malheureux,
 „ sans Chefs, sans Places & sans desseins,
 „ furent pris & dispersés: Leurs Enfans
 „ furent arrachés du sein de leur Père &
 „ de leur Mère, pour être livrés à des
 „ Catholiques, ou relégués dans des Sé-
 „ minaires. Les Suplices les plus cruels
 „ suivirent de près la défaite de ces Mal-
 „ heureux, afermis dans leur Créance par
 „ les tourmens. L'Intendant du *Dauphiné* fit
 „ rouer le petit Fils du Ministre *Chamier*
 „ qui avoit dressé l'Edit de *Nantes*. Edit
 „ perpétuel & irrévocable, que les Réfor-
 „ més avoient aquis au prix de leur Sang.

„ Mr. de *Baville* Intendant du Languedoc fit
 „ rouer le Ministre *Chomel*, & condana
 „ trois autres au même suplice & dix à
 „ être pendus. Tous les Temples furent
 „ détruits & renversés, tous les Mi-
 „ nistres bannis ou exécutés. Ceux qui
 „ eurent le courage de revenir, malgré
 „ les défenses, on les fit punir par la corde
 „ ou par la rouë. *Claude Broussel* fût du
 „ nombre. Il s'agissoit de retenir dans la
 „ Comunion Romaine tous ceux qui pour
 „ éviter la Persecution avoient feint de
 „ changer. On forçoit les plus opiniâtres
 „ d'aller à la Messe & de comunier: Quel-
 „ ques uns qui rejettèrent l'Hostie furent
 „ brûlés vifs. Les Corps de ceux qui ne
 „ vouloient pas recevoir le Sacrement à la
 „ Mort étoient trainés sur la Claie, &
 „ jettés à la voirie.

Je vous avoüe, *Monsieur*, que ces inhu-
 manités me font frémir, & que j'aurois peine
 à les croire si elles n'étoient atestées par tous
 les Historiens de ce tems malheureux & si-
 nistre. Mr. de *Voltaire* lui même, que je
 n'ai fait que copier, come il est facile de le
 voir, quoi que bon Catholique, ne peut
 parler de ces choses sans indignation; car
 voici ce qu'il ajoute.

„ C'étoit un étrange Contraste, que du
 „ sein

„ feign d'une Cour voluptueuse, il partit des
 „ Ordres si durs & si impitoyables, qu'on
 „ a comparé cette Persecution aux plus vio-
 „ lentes que souffrit l'Eglise dans les pré-
 „ miers tems. Le Marquis de *Louvois* porta
 „ dans cette affaire l'inflexibilité de son ca-
 „ ractère, & l'on y reconut le même génie
 „ qui avoit voulu ensevelir la *Hollande* dans
 „ les Eaux, & le *Palatinat* sous le feu.

Le Roi n'étoit pas informé de toutes ces horreurs; mais un tel Tableau est bien différent de celui qu'en ont fait quelques uns de ses Panégiristes.

„ L'Edit de *Nantes* fût enfin cassé, en
 „ 1685. on acheva de ruiner l'Edifice qu'on
 „ avoit déjà miné de toutes parts. Le *Tellier*,
 „ après avoir signé l'Edit de Révocation,
 „ s'écria plein de joie; *Laisse maintenant aller*
 „ *ton Serviteur en paix.* Il ne savoit pas
 „ qu'il signoit un des plus grands malheurs
 „ de la *France*. En forçant une multitude
 „ de fidèles Sujets, on les perdoit nécessaire-
 „ ment, parce qu'ils fuioient une horrible
 „ Persecution, malgré les Gardes & les Dé-
 „ fenses. Pourquoi faire haïr à un million
 „ de François ce nom cher & précieux à de
 „ bons Compatriotes? Près de cinquante
 „ mille Familles, en trois ans de tems, for-
 „ tirent du Roïaume, & furent suivies par
 „ „ d'au-

29 d'autres ; elles allèrent porter chez les
 29 Etrangers leurs soupirs & leurs larmes en
 29 portant l'Industrie, les Arts, les Manu-
 29 factures, & les Richesses qui les acompa-
 29 gnent. La *France* perdit plus de *neuf cent*
 29 *mille Habitans*, & une quantité prodigieu-
 29 se d'Espèces. L'Abé de *Choisi* porte cette
 29 Somme à plus de *Deux cent millions* d'argent
 29 comptant. Les Ennemis s'enrichirent de
 29 ses dépouilles. La *Hollande* y gagna de
 29 bons Ouvriers, d'excellens Officiers & des
 29 Soldats ; le Prince d'*Orange* eût des Régi-
 29 mens entiers de Réfugiés, qui ne furent
 29 pas ceux qui firent le moins de mal à la
 29 *France*.

Je ne m'étendrai pas sur la Guerre des
Camisards, ou des *Cévennes*, dont parle Mr.
 de *Voltaire* avec assés de partialité, parce
 qu'il n'a consulté sur ce sujet, que des Histo-
 riens ou infidèles, ou mal instruits. Je dirai
 seulement, qu'il n'est pas surprenant que des
 Fanatiques réduits au désespoir par la Per-
 sécution, aient oublié les Maximes de l'Hu-
 manité, & celles de leur Religion : Je pour-
 rois dire qu'ils ne firent en cela qu'user de
 représailles, si de telles cruautés pouvoient
 être jamais permises, parmi des Chrétiens.
 Mr. de *Voltaire* convient, que les Maré-
 chaux de *Mont Revel* & de *Bervich* firent
 exterminer par le fer & par le feu tous ceux

de ces malheureux qu'on pût rencontrer ou saisir ; les uns moururent les Armes à la main , les autres sur les roües & dans les flammes. Le Marêchal de *Villars* , tout grand Capitaine qu'il étoit , fut contraint , pour faire la Paix , de traiter avec ceux qui purent échaper , & n'ayant pû les vaincre par la force il les gagna par des promesses , & pardona généreusement à des Ennemis assés courageux pour se bien défendre , & qui combattoient pour leur Religion , & pour leurs Foiers.

De ce morceau d'Histoire , on peut tirer cette conséquence naturelle : Si une poignée de Païsans , devenus Soldats par nécessité , ont pû résister à trois Marêchaux de *France* , que n'auroient pas fait tous les Protestans François réunis , qui comptoient parmi eux , un si grand nombre de Soldats & d'Officiers expérimentés , si en bons Sujets , & en bons Chrétiens , ils n'eussent pas préféré la mort à la Rebellion ?

Mr. de *Voltaire* , en Ecrivain sage & judicieux , ne perd pas cette occasion de faire sentir les grands Avantages que tireroient tous les Chrétiens d'une Tolérance mutuelle , si conforme à la Raison , à l'Equité , à l'Evangile , & à une saine Politique. *Qu'on fasse réflexion* , dit-il , *que les Sectes qui s'étoient égorgées le Siècle passé , vivent maintenant en*

paix dans les mêmes Villes, en Angleterre, en Hollande, & en Allemagne. Les Luthériens d'Alsace en sont un témoignage authentique. Qu'on ne persécute plus, tout le monde deviendra tolérant, & la Vérité triomphera bien-tôt de l'Erreur.

Je n'ai presque eu dans ces Remarques que la peine de copier l'Illustre *Voltaire*, & le plaisir de lui applaudir. Quel excellent Historien, s'il ne préféreroit pas quelquefois le beau au vrai ! C'est ce qui lui est arrivé sur tout en deux endroits de ce morceau, qui sont trop importans pour ne pas mériter d'être relevés.

Mr. de *Voltaire* dit, en parlant des *Camisars*, qu'on leur faisoit toucher de l'Argent par la voie de *Genève*. Je vous assure, Monsieur, que cette imputation n'a aucun fondement. J'ai consulté sur ce sujet les Ecrivains qui ont fait l'Histoire de la Guerre des *Cévennes*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse autoriser un pareil soupçon, qui est tout à fait dénué de preuves. Ce qui démontre que les *Camizards* n'ont jamais touché de l'Argent, ni par la voie de *Genève*, ni par d'autres, c'est qu'ils manquoient de tout : Ils étoient mal équipés, mal armés, dépourvus de Munitions & de Poudre : Au commencement, ils se servoient de Faux, au lieu d'Epées, & de Pierres au lieu de Fusils :

Ns n'avoient presque pour ataquér & pour se défendre d'autres Armes, que leur courage & leur désespoir. Si dans la suite ils furent un peu mieux armés, ce fût aux dépens de leurs Ennemis vaincus, des dépouilles desquels ils se revêtièrent. D'où auroient-ils pû tirer quelque secours ! Sans Commerce, sans relations étrangères, enfoncés dans l'obscurité d'un coin de terre, prosçrits, chassés de leur Patrie & de leurs Foiers, leurs Femmes, leurs Enfants étoient réduits, à chercher un azile dans les Forêts, & jusques dans le creux des Rochers. Là, ils dévoroiént, en tremblant, un pain trempé dans leurs larmes ; ils n'avoient de consolation & d'assistance que de Dieu dont ils imploroient le secours, redoutant moins, dans ces affreuses Retraites, la dent des Bêtes féroces que l'humanité des Persécuteurs. Les Protestans Etrangers apprenant leurs malheurs, ne pouvoient s'empêcher de plaindre leur sort, en condamnant leur Révolte & leur Fanatisme. Ces Infortunés ne demandoient que la Liberté de Conscience pour prix de leur soumission. *Mr. de Voltaire* remarque à ce sujet que les Paiens, qui ont couvert la Terre de ténèbres, ne l'ont jamais couverte de sang, come les Chrétiens, pour cause de Religion.

Mais s'il a raison, en faisant cette judiciaire réflexion, il se trompe certainement, lors qu'il assure que *Genève devint un Etat Populaire, en devenant Calviniste*. Il paroît que Mr. de Voltaire ne conoit, ni le Gouvernement ancien de la République de *Genève*, ni celui qui fût établi après la Réformation de cette Ville; il me paroît nécessaire d'en donner ici une idée courte, mais fidèle.

Il est certain qu'après l'extinction de la seconde Race des Rois de *Bourgogne*, & après la mort de *Henri*, Fils de l'Empereur *Conrad le Salique*, environ l'an 1032, *Genève* fût reconüe pour une Ville libre & Impériale; mais les Comtes de *Savoie* & du *Genevois*, Voisins ambitieux & entreprenans, tentèrent plusieurs fois de s'en rendre les Maitres, & usurpèrent certains Droits, qui donnèrent quelque atteinte à l'indépendance de cette Ville. Elle protesta constamment contre la force & la violence dont ces Princes usèrent pour la mettre sous leur Domination. Ses Evêques, qui devoient maintenir sa Liberté, ne firent pas moins d'efforts pour la réduire en servitude; non contents de régler le Culte public, & la Discipline Ecclesiastique, ils voulurent encore empieter sur le temporel. On ne savoit plus sous quelle Autorité on vivoit;

on oposoit la Loi à la Loi ; l'Etat étoit incertain & chancelant ; le Citoyen , qui vouloit soutenir les Droits de sa Patrie étoit immolé aux Tirans. Ce Conflict de Jurisdiction caufoit des troubles & des divisions , qui ne finirent que par l'exil volontaire du dernier Evêque , qui abandonna la Ville , lors de la Réformation. Sous cette heureuse Epoque tout changea de face ; le Pouvoir des Quatre Sindics ne fut plus contesté. La Souveraineté du Conseil General fut reconnue ; l'Etat fut affermi sur une bule constante & solide. Châque Conseil eût ses droits & ses Privilèges , qui se balançant les uns les autres forment un heureux équilibre. L'Ordre fut gardé & la Liberté respectée. Le Peuple de *Genève* est trop sage , trop éclairé, il aime trop sa Patrie , pour choisir un Gouvernement Populaire , où les Loix ne sont plus écoutées , & qui le plongeroit dans l'Anarchie. *Genève* est florissante , parce qu'elle est libre ; mais elle n'est libre que parce qu'elle est soumise aux Loix. Ce sont Elles qui gouvernent , & non le Peuple , qui fait gloire de leur obéir.

Ceci me rapelle un reproche que fait Mr. de *Voltaire* aux Protestans ; il prétend que l'Esprit de la Religion Réformée est un Esprit Républicain , & que par tout où elle pénètre , elle y porte le goût de la Liberté & de

l'Indépendance. Il me permettra de lui demander à mon tour, Si c'est ce motif qui a engagé *Henri VIII. Roi d'Angleterre*, & plusieurs Princes Protestans d'*Allemagne* à quitter la Religion Catholique, si favorable à la Monarchie, pour embrasser la Religion Protestante, qui, selon Mr. de *Voltaire*, lui est si contraire. Sont-ce des Gens de cette Religion, qui, pour se délivrer du joug légitime, ont plongé le poignard dans le sein de *Henri III. & de Henri IV.* Est-ce encore cette même Religion qui a engagé les *Calvinistes de France* à prendre les Armes, après avoir souffert avec patience mille indignités, & lors qu'il ne leur restoit plus d'autre parti à prendre que celui de se laisser couper la gorge, sans dire mot, ou d'être condamnés au dernier supplice, come des Rebelles ?

Je finirai ces Remarques, par une réflexion sur le titre même que Mr. de *Voltaire* donne à l'article que j'examine.

J'aurois peut être dû comencer mes Remarques, par faire observer que cette affectation de nommer les Protestans *Calvinistes*, a quelque chose de singulier & d'odieux. Ce titre qui semble porter avec lui un caractère de nouveauté & de faction ne nous convient nullement. Nous ne reconnoissons point *Calvin* pour un Chef de Parti, ni pour le Chef de nôtre Religion : Nous n'en reco-

noissons, ni n'en voulons point d'autre que J. C. qui l'a fondée, en établissant la Religion Chrétienne. Nous ne regardons même point *Calvin* come un Docteur infailblé, quoi qu'il eût de grandes qualités, des connoissances très distinguées, des talens supérieurs. Sans parler des obligations qu'on a à *Calvin* come Réformateur, on ne peut nier que ce ne fût un grand Home, en tous genres. S'il n'avoit pas été un savant Théologien, il auroit pû être, un Critique pénétrant & judicieux, un habile Jurisconsulte, un *Solon*, un *Licurgue*, digne d'être le Législateur d'un Peuple & de le gouverner.

Jusqu'ici, je me suis renfermé dans les bornes d'une juste défense, que Mr. de *Voltaire*, lui même ne fauroit blâmer; mais il ne me seroit pas difficile de récriminer & d'attaquer à mon tour sa Comunion. Quels flots de Sang n'a pas fait couler l'Ambition de quelques Papes? N'a-t-on pas vû des Princes détrônés, des Empires détruits & renversés! N'a-t-on pas vû l'Inquisition, le Glaive à la main, exterminer les *Vaudois* & les *Albigois*, sans épargner la foiblesse du Sexe, ni l'Innocence de l'âge? On cherchoit jusques dans les veines des Vieillards un reste de Sang, que les Années avoient glacé. Ce que le Fer avoit épargné, le Feu le dévoroit. On ne peut que déplorer tant de

Jours affreux, qui ont désolé la face du Christianisme. Quand on ouvre les Fastes de l'Histoire Ecclésiastique, on est surpris de voir l'Eglise déchirée par des Divisions & des Guerres qui font horreur.



R E P O N S E.

A l' Ecrit inseré dans le Journal de Nov. p. 503.

. Amicum
 Qui non defendit alio culpante.
 . . . , hic niger est; hanc tu Romane caveto.

Celui qui ne défend pas son Ami contre ceux qui l'ataquent est un Home méprisable & dont on doit se défier. Hor.

QUand je pris, *Monsieur*, la défense de l'Auteur anonime qui a si fort échauffé votre bile, je ne pensois pas d'avoir à le défendre contre des acufations aussi graves que les vôtres. Ce n'est plus un Déclamateur animé d'un zèle apostolique contre les Cercles, qui parle sans avoir bien examiné; c'est un home qui écrit *par passion ou par des vuës d'intérêt*. C'est un Chef de parti; tout le démontre dans sa dissertation. Un home qui prend sans pudeur la qualité de Citoïen; un home enfin qu'on ne peut excuser que par une injure plus forte, dirai-je, plus

plus grossière & plus fausse que toutes celles là, c'est qu'il a écrit dans un moment de Fièvre ardente causée par l'ambition.

Cette chaleur avec laquelle il me parloit des intérêts de la Patrie n'étoit donc qu'une indigne hipocrisie. La Ville qui lui a donné la naissance n'a donc nourri qu'un Serpent ingrat qui la déchire. Rompons tout comeree avec un Monstre de cette nature. Mais quoi? je sens ces liens qui m'attachoient à lui me retenir encore; je ne puis les rompre sans de mortelles douleurs; s'il faut les arracher ne le faisons pas à la légère. Vous l'acusés d'être animé par des vûes d'intérêt ou d'ambition. J'ose le dire, avec cette confiance qu'inspire la vérité, si la moderation, si la douceur me permettoient de le dévoiler aux yeux du public, vous rougiriés, *Monsieur*, de l'avoir si cruellement maltraité & par des traits qui lui conviennent si peu; & si l'Auteur que vous ataqués a fait quelques fautes, elles sont toujours parties de Principes diamétralement oposés à ceux que vous lui atribués. C'en est peut être trop sur des personalités toujours fades ou odieuses. Pour abrèger je passe sous silence les traits de littérature; j'évite de vous faire sentir, que le Spectateur raille les Vices & les Coteries de la Nation; il semble par là

les mettre dans la même classe ; & quand il approuveroit celles d'Angleterre que nous importe ?

Vous convenés que toute Assemblée particulière peut tirer à conséquence dans un Gouvernement arbitraire, ou l'Autorité du Monarque peut aisément réprimer les Séditions : Que fera-ce dans une République, ou une Sédition est une peste, & où il est toujours mieux de les prévenir que de les étouffer, quand elles ont pris naissance.

Mais il ne s'agit ici ni de *Trajan* ni de *Pline*. Il s'agit de justifier le plus * honête home du monde, que vous invektivés indignement. S'il ne m'avoit pas défendu de vous répondre sur le même ton, je ne fais sur lequel de nous trois la récrimination tomberoit. Mais afin que vous n'aiés pas lieu de vous plaindre que ce soit ici une *vaine déclamation*, & que le *vrai soit totalement supprimé* ; je vais vous faire voir que mon Ami n'est point criminel, puis qu'il n'a pas eû tort de publier ses réflexions, & qu'en les publiant il n'a point répandu de *prétendus vices*. Vous conviendrés aisément qu'il n'a pas eû tort si vous faites
aten-

* Par le mot d'honête-home, je n'entens pas ces honnêtes gens qui sont reçus dans tous les Cercles &c. à d. ceux qui font une dépense honête ; j'entens un home qui remplit tous ses devoirs.

attention que dans l'examen sur les Coteries, il n'y avoit ni nom de Ville ni date, ni signature. Quel Etranger auroit pû deviner qu'il s'agit là de nôtre Ville ?

Il étoit naturel que quelques perſones, à la lecture de cet écrit, abandonaffent leurs Cercles, ou du moins que quelques jeunes gens qui n'en ont point encore, s'abſtinſſent d'en former. C'étoit là le but de l'Auteur. S'il avoit ſû que ces Sociétés ont *des prérogatives qui leur appartiennent & qu'elles ont reſſerré les Loix & le Gouvernement*, come vous nous l'aprenés, il ſe feroit bien gardé d'ataquer un uſage qui eſt l'apui le plus inébranlable de l'Etat ; qui fait que *les Arts & le Commerce ſont cultivés avec plus de succès que jamais*, & ſur tout que *la Jeuneſſe eſt ſoumiſe à l'autorité de ſes Supérieurs, les Loix obſervées & l'amour de la Patrie porté au ſouverain degré*. Celui qui ataque publiquement le ſoutien d'un Etat, le lien des Familles, le mobile du Commerce ; qui cherche en un mot à éteindre l'amour de la Patrie, dont les Cercles ſont l'organe, un tel Home mérite d'être ſévèrement puni. Ou plutôt, celui qui railonne ainſi auroit dû ſ'inſtruire par lui même ; les Sociétés dont il fait l'apologie étant ſous ſes yeux. Cette négligence paroît impardonable, ſur tout lors qu'il s'agit de ſe

faire imprimer & de répandre dans l'étranger des injures & des calomnies. Mais l'Anonyme, ce Citoyen perfide qui a écrit contre les Coteries auroit du s'adresser à ses Concitoyens; les engager par de bones raisons à quitter des Sociétés, qu'il regarde come pernicieuses. . . . L'expédient est fort bon, mais ces Citoyens come vous, qui aiment les voies de douceur, qui évitent l'éclat, coment l'auroient-ils reçu? Si tout inconnu qu'il est, vous l'avés acablé de sanglans reproches, vous l'avés calomnié indignement, à quoi vôtre rage n'auroit-elle point pâ se porter si vous l'eussiez connu? D'ailleurs qui est-ce je vous prie qui a *publie ces prétendus vices de la Nation*? Est-ce celui qui a écrit des réflexions anonimes sur les Coteries en général? Ou n'est ce pas plutôt celui qui fait retentir les mots de *Liberté* & de *Médiation*? Ce sont ces expressions qui ont doné aux Etrangers le mot de l'Enigme.

Le terme de *Médiation* me donne occasion de relever une petite faute qui vous est sans doute échappée dans le feu de la composition. Vous nous dites que nos Illustres Médiateurs ont *réserve les Sociétés civiles*. Appelés vous Sociétés civiles celles où l'on traite de la nature du Gouvernement & de la manière d'en maintenir les Loix & les Libertés? (Ce sont vos termes). Pour moi j'appelle-

rois cela tout uniment des Sociétés politiques; d'autant mieux qu'à vous entendre, ce sont *les organes qui ont resserré les Loix & le Gouvernement*. Il est vrai qu'en nommant les Cercles des Sociétés politique vous auriez trahi votre cause, en laissant entrevoir que les Cercles, tels qu'ils existent, sont contraires, sinon à la forme, du moins à l'esprit du sage Règlement de la Médiation, dont vous parlés si mal à propos & d'une façon si singulières. Mais tirons le rideau, & ne jettons plus les yeux sur les restes encore fumans d'un Incendie qui a failli de nous consumer; & ne rouvrons pas des plaies fermées depuis si peu de tems & qui sont encore si douloureuses à tous les bons Patriotes.

Vous niés hardiment, *Monsieur*, qu'il y ait des Chefs de parti de votre conoissance; & vous ne laissés pas de nous dire, & vous nous dites, que vous êtes *lié avec de vos Concitoïens, qui aiant des lumières supérieures, peuvent vous être utiles lors que vous êtes appelé à traiter des matieres d'Etat*. Des gens qui parlent dans les Cercles, qui sont écoutés, qui entraînent les autres dans leur *parti*, que sont-ils? quel nom leur donerés vous? Je fais que vous n'écoutez leurs avis qu'à titre de conseils & de bons raisonnemens; mais ne savés vous pas qu'il est bien plus facile

à un Home de bon sens de choisir le partile plus raisonable, dans une délibération, qu'il ne l'est de se démêler du Sophisme d'un Home en crédit qui parle bien, qui s'écoute & qui est écouté; qui joint à cela toutes ces petites façons qui font qu'on a honte de n'être pas de son avis. Vous me dirés encore, que ceux dont vous écoutés les conseils sont des gens de poids, des gens désintereffés, des gens raisonnables. Fort bien. Je ne doute pas que ce ne soit une excellente méthode d'avoir des gens qui délibèrent pour vous & vous serés chargé de multiplier leurs voix. Vous choisirés des gens qui choisissent pour vous des Magistrats & qui fassent des Loix come si le premier choix n'étoit pas aussi difficile que le second.

L'Auteur, dites-vous, seroit fort embarrassé de nommer les Chefs de parti dont-il parle. Sans doute, parce qu'il se verroit réduit à jeter de la défiance dans les esprits & à se faire autant d'Ennemis, non-seulement de ceux qu'il auroit nommés, mais encore de tous leurs adhérens. Vous critiqués un endroit de l'examen &c. ou il est dit, qu'assujetti à de certaines règles qu'on s'impose à soi-même, on ne veut plus se soumettre à cette subordination qu'exige le Gouvernement &c. je répons à vôte Critique par vos propres expressions qui sont toujours admirables. *Si, pour nier un fait, une vaine Déclamation*

étoit suffisante vous auriez raison ; mais come l'essentiel, qui est le vrai, est totalement supprimé, vôtre Déclamation ne sauroit produire aucun éfet sur ceux qui conoissent ces Sociétés. Divers de mes Concitoïens fréquentent plusieurs Cercles, & ils y ont connu d'autres règles ou d'autres pratiques que celles qui sont conformes au bien de l'Etat, aux bones mœurs & à la fortune des particuliers. Nous avons même vû ces Cercles devenir une source de dissensions & de Procès.

L'Auteur mon Ami avoit dit, on cesse d'être Père & Mari ; l'on néglige & l'on oublie les rélations les plus étroites, les devoirs les plus indispensables, pour se souvenir seulement qu'on est membre d'un Cercle. Voici le Comentaire ; la plus grande partie de la Ville passe le jour à ses Affaires, & le soir dans les Cercles, tandis qu'on abandonne ses Enfans entièrement à eux mêmes, ou bien on laisse tous les soins à une Epouse qui rarement a une Vertu assés forte pour porter tout le fardeau sans murmurer, & sans imiter la dissipation de son Mari. Il semble, à vous entendre, que ce désordre n'a point de mauvaises suites. Mais avant que de prononcer cette décision, avés vous bien examiné ce qu'étoient nos Mœurs dans vôtre jeunesse, & ce que sont à présent nos jeunes gens ? D'ailleurs la corruption ne

peut pas en 20. ans faire des progrès si considérables, & je souhaite qu'elle ne continue pas à s'augmenter.

Les Cercles, dites-vous, ont fait tomber les Cabarets. Eh ! n'y en a-t-il plus ? Je sais qu'il y en a moins qu'autre fois ; mais que faisoit-on dans ces Cabarets ? On se régaloit, on parloit peut-être du Gouvernement, on se grisoit dans quelques uns, on jouïoit dans d'autres ; d'autres enfin étoient des réduits de débauche. Et les Cercles qu'y fait-on ? Les Cabarets tenoient la police en fonction. Et les Cercles ?... Si c'étoit encore la mode des Cabarets, l'Auteur anonime auroit écrit sur cette question, Si dans un Etat bien policé on doit permettre que les Bourgeois s'assembent tous les jours dans des Cabarets. Ce n'est point le mot de Cercle qu'il a ataqué, c'est la chose, c'est l'abus.

Vous trouverez sans doute, *Monsieur*, que j'ai trop raisonné vis à vis de vous qui raisonnés si peu ; ainsi je m'arrête. *Il ne reste plus* suivant vôtre style, *qu'à examiner qui est l'Auteur de vôtre Réponse.* Vous, *Monsieur*, qui prenez sans pudeur la qualité de Citoyen, il n'est pas possible que vous n'en imposés. Comment penser, qu'un Citoyen aimant sa Patrie s'opose avec tant d'aigreur à ceux qui en voudroient corriger les abus ; à moins que les Cercles ne soient le plus fer-

me apui de son crédit. Qu'il me permette de lui dire, que s'il croioit penser vrai il devoit bannir de sa réponse les invectives, qui sont plutôt le langage de la passion que de la vérité.

Si l'on pouvoit avancer quelque chose pour vous excuser, ce qu'il y auroit de plus tolerable seroit de penser, que vous avés écrit dans un de ces momens de fièvre ardente, causées par la colere & la haine, qui ne sont que trop ordinaires dans le monde.

N... le 22. Decemb. 1752. GELASTIN.



LETTRE d'une Dame à GELASTIN à N.,

ENfin, Monsieur, apres avoir fait chercher dans tous les Galetas du Pais, je vous ai trouvé. S'imagineroit-on, qu'un Home qui se mêle d'écrire ne fût logé qu'au troisième étage. Tout vôtre mistère n'a pû vous cacher à mes recherches. Fuffiés vous mille fois moins connu, fuffiés vous aussi discret qu'un Auteur doit l'être peu, je vous aurois découvert. Je suis Femme, & qui plus est femme du monde. Jugés par là de l'empressement avec lequel j'ai lû, j'ai dévoré l'adorable Ecrit contre les Cercles. L'Auteur ne m'échappera pas plus que vous, fut-il mauffade, il faut que je le voie, que je lui témoigne ma reconnoissance. Cet honête a pris en main la

cause des Femmes; elle avoit été plaidée avec éloquence dans mille & mille conversations: Vous savés que nous ne parlons pas mal quand la passion s'en mêle, aussi je vous assure, que les Cercles avoient été traités de la belle façon. On avoit déclamé contre cet abus; on avoit proposé des moïens pour l'abolir. Mais nos criailleries, nos menaces, nos careffes, rien n'avoit pû les faire interdire. Nous ne pouvions rien gagner; il faloit du moins faire du bruit; c'est nôtre apanage. Vôtre Ami l'a fait pour nous, & l'a fait avec une chaleur dont les femmes ont eu lieu d'être contentes. Mais il est étonnant, qu'après un si beau début il vous remette son jeu. J'espère que vous soutiendrés mieux nôtre Sexe. Quel scandale! Les Homes vont dans leurs Cercles aux heures où ils pourroient venir dans nos Maisons: Qu'y gagnent-ils? Je pense qu'à jafer nous leur tiendrions à peu près tête; & quel intérêt ne mettons nous point dans les Conversations? Laissés à vos Magistrats la tache que vous leur avés imposée; la vôtre est de nous amuser.

Pour le jeu, ce ne seroit plus avec nous ce jeu taciturne & réfléchi, que vous joués dans vos Cercles, ce seroit un jeu animé par les bons mots, par les œillades, par les graces. Quelle différence! A la vérité nous
ne

ne vous donnerions pas du Vin ; mais ceux qui ont absolument la fantaisie d'en boire , s'ils sont vieux , garderont leurs Cercles ; & s'ils sont jeunes, nous les corrigerons ; & même s'ils viennent prendre part à nos plaisirs de l'après midi , nous boirons à soupé le Champagne avec eux.

CHLORE.

P. S. Si vous faites valoir mes raisons je vous . . . mais non il ne faut rien promettre par écrit ; venés ce soir chez moi , je vous expliquerai ma pensée : J'ai bone compagnie mais de femmes , mon monde jouëra & nous laissera causer.





L E T T R E

A Mr. GELASTIN, sur les Cercles.

LA lecture de vôtre Replique, *Monsieur*, inferée dans le Journal de Novembre dernier, m'a remis en mémoire une circonstance assez singulière, qui me paroît y avoir beaucoup de rapport. Me trouvant à *Paris* en 1730. je fus invité à un souper, où il y avoit gronde compagnie. Pendant le Repas, j'avisai un Convive, qui gardoit le Silence avec un air piqué & mécontent. Il n'en faisoit cependant pas moins ses fonctions à la Table. A le voir travailler, on auroit dit qu'il prenoit a tache de le venger sur les Plats, du chagrin qu'on lui avoit fait. Oh! que l'invention du boire & du manger est bien imaginée! Mon silencieux se dérida insensiblement. Après que le Dessert fût servi, il se redressa. Monsieur N. N***, dit il tout à coup, Vous savez qu'il y a deux Mois que je donai au Public une Tragédie, qui n'a pas été heureuse, & qu'aujourd'hui ma Comédie n'a pas eu un meilleur sort. Faites moi le plaisir de me dire là dessus vôtre sentiment. Quel qu'il puisse être, je vous promet que je vous en saurai bon gré. Puisque vous le

voulez, repliqua son Home, je le ferai avec toute la franchise que vous me conoissez. On convient que vôtre Tragédie a de très bons endroits ; que le Plan en est assez juste ; mais que vos caractères sont trop optrez & sortent du vraisemblable ; que quelques unes des Réponses que vous mettez dans la bouche de vos Acteurs, sont plutôt des invectives & des injures, que des raisons frappantes ou judicieuses ; qu'au lieu du grand & du pathétique, vous avez donné dans l'enflure & dans l'affectation. A l'égard de vôtre Comédie, le tour n'en a pas paru nouveau : Le dénouement est mal amené. On vous rend bien justice sur l'intention que vous avez eue de divertir le Spectateur ; mais malheureusement ce que vous avez crû doner come un élégant badinage, n'a été envisagé que come de fines puérilités.

Je ne fais aucun doute, *Monsieur*, que si cet Home là avoit vû la Pièce contre les Cercles & vôtre Replique, il n'en eut fait, à peu de chose près, le même jugement que je viens de rapporter. Le Public éclairé ne me paroît pas disposé à penser autrement. Personne ne sera dupe de vos échappatoires, moins encore de vôtre Erudition aussi indiscrète que mal apliquée. J'ai posé en fait, *que ce qui se peut dire, ou faire, en divers endroits, peut aussi avoir lieu dans les Coteriés.*

Ainsi toutes vos frivoles Questions & vos longs raisonnemens portent à faux. Votre unique but est de faire illusion, de déguiser la vérité & de doner un air de vraisemblance à des imputations manifestement injustes, d'ailleurs très déplacées. Est-ce donc là ce que vous appelez *remplir ses Devoirs*? Mais c'est précisément le même Principe, que celui des Promoteurs de la Croisade contre les *Albigéois*: Ils crioient: *Etoifons l'Hérésie!* En parlant des Cercles, vous criez: *Etoifons ce Monstre dès sa Naissance!* Ma foi, si la Force majeure donoit dans votre Fanatisme, vos pauvres *Concitoïens cerclez* n'aproient pas lieu de prendre votre Examen pour une jolie Déclamation, ainsi que vous m'invitez à le regarder. J'aime encore mieux le recevoir avec cette ridicule épitète, que come un article de foi. Graces au Ciel, depuis longtems de très sages Mondains, tous Personages à Sociétés & à Coteries, ont sù mettre un puissant frein au zèle fanatique & persécutant. J'aurois beau jeu pour étaler cette Eloquence mâle que *vous me conoissez*. Mais vous me permettrez de la réserver pour dès Objets plus utiles à la Société. Votre *Horace* ne vous a-t-il pas appris qu'il faut acomoder son stile au sujet. Je vous devois cette justice. Je m'arrête ici. Il y auroit conscience de vous tailler plus grosse besogne. La Reponse

inferée dans le *Journal de Novembre* dernier, vous en donera de reste. Je ne vous ai porté qu'une botte des plus légères ; mais voila une quarte franche très bien fournie, contre laquelle toutes vos fineses classiques ne feront que blanchir. Votre *goût déterminé* de faire le *Prédicant*, ne couvrira jamais votre pas de Clerc. Vous pourrez réussir à endormir votre monde ; mais de persuader les Gens de bon sens, c'est dequoi je vous défie. Je suis curieux, je l'avoüe, de voir coment vous fortirez d'embaras. Vous avez déjà employé, pour le soutien de votre cause, le sérieux & le comique, sans le moindre succès. Il ne vous reste donc plus, pour vous tirer d'affaire, que d'avoir recours à *Polichinelle*. C'est, peut être, ce que vous pourriez faire de mieux. Croiez moi, ou non, *Monsieur*, Votre &c.

C****. le 25. Décembre 1752.



L E T E M S ,

O D E

Par LE ROI DE PRUSSE.

TOI! qui n'admets rien de solide ,
 Dont l'Essence est le changement ;
 O Tems ! que ta course est rapide !
 Que tu passes légèrement !
 Le Globe que le Ciel enferme
 N'a point de puissance si ferme ,
 Que tu n'entraînes avec toi ;
 Rien n'arrête ta violence ,
 Et le moment même où je pense ,
 S'enfuit déjà bien loin de moi.

Les Jours , qui compasent ma Vie
 Me sont comptés par les Destins ;
 Des uns la douceur m'est ravie ;
 Les autres me sont incertains ;
 Le passé n'a plus aucun charme ;
 L'avenir me trouble & m'alarme ;
 Le présent m'est un foible apui ,
 Et come un point indivisible ,
 Ou come un Atome insensible ,
 Il passe , & je passe avec lui.

Fatale

*Fatale erreur qui nous entraîne ,
 Nous poursuivons de vains objets ;
 Pour une fortune incertaine ,
 Nous ne formons que vains projets.
 L'Homme conduit par des caprices ,
 Semble oublier dans les délices ,
 Que le Ciel a borné ses Jours.
 Plein du doux poison qui l'enivre ,
 Il s'embarasse autant de vivre ,
 Que s'il devoit vivre toujours.*

*Vainement il voit que la Parque
 Nous tient tous soumis à ses Loix ,
 Et que tout passe dans la Barque
 Où jamais on n'entre deux fois.
 La Raison & l'Expérience
 Ne peuvent par aucune instance
 Réveiller ses sens engourdis.
 Pour suivre ces fidèles guides ,
 Ou ses vertus sont trop timides ,
 Ou ses vices sont trop hardis..*

*Jusqu'à quand Vanités mondaines
 Enchanterez vous nos esprits ;
 Tiendrez vous toujours dans les chaines ,
 Nos cœurs de vos charmes épris.
 Passerons nous dans l'Esclavage
 Toutes les Saisons de nôtre âge ,
 Sans que nous puissions en sortir ,*

*Nous faudra-t-il , double victime ,
Donner nôtre jeunesse au crime
Nôtre vieillesse au repentir.*

*Non , faisons un meilleur usage
D'un trésor qui nous vient des Cieux ;
Le Tems est court , qu'on le ménage :
Tous les moments sont précieux.
Que les Vertus , que la Sagesse
Ocupent nôtre Ame sans cesse ;
De tout vice fuïons l'écueil ;
Que nôtre esprit souvent médite
Combien la distance est petite
Du Berceau jusques au Cercueil.*



VERS à S. M. le ROI DE PRUSSE,
Par Mr. DE VOLTAIRE.

*LA Mère de la Mort , la Vieillesse pesante ,
A , de son bras d'airain , courbé mon foible Corps ;
Et des maux qu'elle entraîne une suite éfraiante ,
De mon Ame immortelle ataque les ressorts !*

*Je brave vos assauts , redoutable Vieillesse ,
Je vis auprès d'un SAGE , & je ne vous
craains pas.*

*Il vous prêtera plus d'apas ,
Que le Plaisir trompeur n'en done à la Jeunesse.*
Cou-

*Coulés, mes derniers Jours, sans trouble, sans
terreur,*

*Coulés près du Héros, dont le mâle Génie
Vous fait goûter en paix le Songe de la Vie,
Et dépouille la Mort, de ce qu'elle a d'horreur.*

*Ma Raison, qu'Il éclaire, en est plus intrépide,
Mes pas, par Lui guidés, en sont plus affermis.
Un Mortel, que PALLAS couvre de son Egide,
Ne craint point les Dieux ennemis.*

*Philosophe des Rois, que ma Carrière est belle!
J'irai, de Sans-Souci*, par des Chemins de fleurs,
Aux Champs Elisiens, parler à Marc-Aurèle,
Du plus grand de ses Successeurs.*

*A Salluste jaloux, je lirai vôtre Histoire,
A Ligurgue vos Loix, à Virgile vos Vers.
Je surprendrai les Morts; ils ne pourront m'en
croire:*

Nul d'eux n'a rassemblé tant de Talens divers.

*Mais lors que j'aurai vû les Ombres immortelles,
N'allez-pas, après moi, confirmer mes récits.
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont
sounis,*

Et n'allez que fort tard auprès de vos Modèles.

* Palais du Roi à Potzdam.



EPITRE AU ROI DE DANNEMARCK,

Par Mr. DE BARR*.

GRAND ROI! dois-je aujourd'hui vous
connoître & me taire,
Quand vous possédez l'Art de régner & de plaire,
Quand le Ciel m'a fait voir, au Trône des Danois,
Ce Roi que mon Esprit cherchoit parmi les Rois?
Dans ma complexion, si ma bile domine,
En trouvant un Trajan, je voudrois être un
Pline.

Jadis au Mont Athos, un Monarque Persait
Ecrivit une Epitre, en stile de Tirau;
Et le Mont, pour répondre à cette extravagance,
En stile de Rocher se servit du silence.
Vous, qui pensez en Roi, jaloux de nôtre amour,
Vous sentez, plus poli qu'aucun de vôtre Cour,
Qu'honorer la Vertu c'est s'honorer soi même,
Et que se rendre aimable, est un devoir suprême.
Vous avez sù parler, & me ravir le Cœur :

Ce

* Cette Epitre faite en 1750, n'a point été imprimée encore. Elle mérite d'autant plus l'attention du Public, qu'elle vient d'un Home célèbre, Poëte, né en Westphalie, qui s'est acquis de la réputation par ses Poësies, Françoises, sans avoir jamais été en France. Il est à présent Conseiller d'Etat du Roi ds Dannemark.

Ce Cœur doit vous répondre; il est à vous, Seigneur.
 J'ai vécu loin des Cours, sans desir & sans
 Maître,

En Misanthrope altier, mais toute fois sans l'être.
 De sage Citoyen, le Rang peu recherché,
 Contenta mon orgueil, du Monde détaché:
 Toujours bien convaincu, dans ma bonne retraite,
 Que n'aspirant à rien, ma Fortune étoit faite:
 Préjugé consolant, pour un Cœur dégagé,
 Tant qu'il peut ignorer, que c'est un préjugé!
 L'Etude me rendit, par ses douces amorces,
 Avare de mon tems, prodigue de mes forces;
 Le besoin de savoir, tourmentant mon Esprit,
 J'ai lû, j'ai médité, & même j'ai écrit*:
 Si le sort à levé, par une main fatale,
 Le Masque sous lequel j'ai prêché ma Morale;
 Je dois à cette main, conduite par le Sort,
 Les suffrages flatteurs de Vous, Titus du Nord.
 Je n'ai pu soutenir, qu'en Avocat novice,
 Les droits de la Vertu, contre l'orgueil du Vice.
 Mais mon devoir ardent d'être utile au Pro-
 chain,

D'arracher à l'Enfer l'Impie & le Mondain;
 L'Amour des Vérités, régna dans mes Epîtres,
 A vos yeux vertueux furent mes justes titres.
 Quoique je ne sùs point parler en vous parlant,
 Vous vites, sans dégoût, mon Squellette ambulante.

* On a de Mr. de Barr un Livre intitulé, Epîtres di-
 verses, imprimé en Hollande en deux Volumes 8vo.

Tout autre encouragé par un Roi magnanim,
 Reprendroit le sarcasme afile par la Rime ;
 Tout autre enorgueilli , sur un ton atterrant,
 Feroit la Guerre au Siècle , en Chevalier errant,
 Fier come un Despréaux , insultant come un
 Pope ,

Dans son fiel mordicant il baigneroit l' Europe.
 Mon Esprit satisfait & las de rimailler ,
 Renonce à la Satire & songe à travailler.
 Quand le tems interdit enfin les bagatelles ,
 Il faut savoir quitter les Muses & les Belles.
 Il faut servir le Monde , afin d'en bien sortir,
 Et lui prouver du moins qu'on eût pu le servir.
 Vous l'avez dit, MON ROI, cet Oracle décide,
 Muses , retirez-vous , je me voïe au solide ;
 A qui veut s'en saisir je cède mes Pinceaux ,
 Le Monde n'a-t-il point & Pope & Despréaux ;
 Et si ce n'est assez au Siècle incorrigible ,
 S'il lui faut un Censeur , & vivant & visible,
 Un Sage par lequel les Cœurs sont captivés ;
 GRAND ROI , réglez longtems , ainsi que
 vous réglez ,
 Et Vous ferez toujours , en faisant nos délices,
 L'Eloge des Vertus , la Satire des Vices.



V E R S sur les Mauvais Juges ,
 au fujet de la Question proposée dans le
 Journal Helvét. d'Oct. 1752. p. 281.

***M**inistres de Thémis , respectés sa Puissance,
 Etudiés ses Loix, & craignés sa Vengeance.
 Invisible, elle entend vos perfides Discours ;
 Et de vos noirs Complots elle voit les détours.
 De vos Iniquités son Bras fera justice :
 Vous esperés en vain échaper au suplice.
 Déjà vous l'éprouvés au fond de vôtre Cœur ;
 L'Abime est sous vos pieds ; Ha ! frémiffés
 d'horreur.*

*Un Roi * grand dans la Paix, non moins que
 dans la Guerre,
 Qui donna le premier des Loix à l'Angleterre ,
 Les Juges corrompus il les livre au Bourreau ,
 Et de leur Tribunal il fait un Echafaut ,
 Du Temple de Thémis ouvrant le Sanctuaire ,
 Ce Roi veut que des Loix, sage dépositaire ,
 Le Magistrat en soit le Vengeur & l'apui ;
 Que le Crime éfrené soit tremblant devant lui ;
 Que jamais l'Interêt, oprimant l'Innocence ,
 Ne fasse en sa faveur incliner la balance.*

S f 4

R E-

* Ce Roi étoit Alfred le Grand , qui dona les premières Loix à l'Angleterre. Il fit pendre 44 Juges , qui avoient pévariqué.



R E P O N S E.

A la Question du Juge & de l'Avocat.

JE ne trouve pas que la Question du Juge & de l'Avocat soit suffisamment approfondie. On a plutôt envisagé celui qui pouvoit causer le plus de mal, que le plus coupable. Si un tel Juge n'avoit pas été partial, dira l'un, je n'aurois pas perdu ma cause. Si mon Avocat ne m'avoit pas trahi, dira l'autre, je l'aurois gagnée. Voilà donc qui est très égal. La Corruption du Juge peut-être l'ouvrage d'un moment, ou l'effet d'une foiblesse, qui adoucit un peu l'énormité de l'action. Mais l'Avocat viole sa promesse, trahit sa Partie, trompe le Juge & surprend la Justice. Voilà bien des gradations dans le crime. La persévérance à le comettre ne doit-elle pas nécessairement l'aggraver ? On n'est pas toujours sans ressource contre un Jugement inique & tortionnaire. Une lésion trop outrée saute aux yeux facilement. Mais qu'elle ressource peut-on avoir contre un Avocat rusé & sans pudeur, qui après avoir ôté tout moien au Juge le mieux intentionné de faire justice, foutient éfrontément qu'il a servi sa Partie tout de son mieux & suivant ses lumières ? Je suis tenté d'inviter votre fin matois de

Campagnard à travailler sur ce sujet. Il a si bien fait voir, qu'il faut entendre la matière que l'on traite, que je ne doute point qu'il ne brillât dans celle-ci. Ce n'est pas tout que de critiquer agréablement & finement; il faut donc noblement de ses Productions, & ne pas craindre la revanche.

Le fameux Satirique *Règnier* se plaint fort dans sa *Satire IX.* de certains Critiques, qui, à leur tour, ne donoient aucun Ouvrage au Public, afin que l'on pût aussi en faire l'examen. Un petit conte qu'il fait à cette occasion est trop plaisant, pour ne pas l'inferer ici. Il dit donc :

..... *Qu'en Italie étoit un Païsan,
Home fort entendu & suffisant de tête,
Come on peut aisement juger par sa Requête.
Il fut trouver le Pape, & le venoit prier,
Que les Prêtres du tems se pussent marier;
Afin, se disoit-il, que nous puissions nous autres
Leurs Femmes caresser, ainsi qu'il font les nôtres.*

C**** le 25. Décembre 1752.

REPONSE à la Question inserée dans le
Journal de Novemb. dernier p. 527.

DEux jeunes Hommes s'entrenoient l'autre jour : L'un disoit à son Ami, d'où vient que quand je jette une petite pierre dans l'eau, elle va au fond, tandis qu'un

morceau de bois, même plus gros, que je jette de la même manière, reste toujours dessus? Mais, répondit son Camarade, c'est que l'eau est disposée à faire passage à la pierre, & qu'elle ne l'est pas pour le bois. Il en est de même, d'un *Baiser savamment appliqué* (pour me servir des termes de la Question) à une *Personne favorablement disposée à le recevoir*: Il va tout droit au Cœur, come la pierre au fond de l'eau. Mais si la Personne est dans une disposition toute contraire, le Baiser le plus *Scientifique* ne passera pas la surface. Quand il enfonceroit un peu, il fera come le bois, il reviendra dessus. La *Science* ne fait donc rien là, non plus que le mérite du Cavalier. Il ne s'agit que d'une disposition réciproque. C'est sur quoi la Question devoit rouler. Peut-etre que son Auteur demandera, *D'où vient* cette disposition? Si dans ce qu'on pourra lui dire sur ce sujet, il ne trouve pas qu'on lui en explique bien la Cause, je lui conseille de recourir promptement à L'Efet. On dit qu'en bone Philosophie c'est le moien le plus sûr de s'édifier & de parvenir à quelque heureuse Découverte. Si nos Dévanciers s'étoient négligés là dessus, où serions nous?



PENSEES DETACHEES SUR L'AMOUR.

TOut dans l'Univers chante l'Amour. Il est l'Ame des Humains. Je demande ce que c'est ; & l'on me rit au nez. Par bonheur, les Philosophes en ont parlé ; peut-être pourront-ils contenter ma curiosité.

J'interroge *Platon* ; je lui demande ce que c'est que l'Amour ? Il me répond : *L'Image, dit il gravement, d'une belle Femme a été infuse dans votre Ame, avant qu'elle vint animer votre Corps ; & lorsque vous voyés une Personne de ce Sexe, qui a du rapport avec cette Image, elle produit pour elle cette Passion qu'on nomme AMOUR. Votre raisonnement est beau, Platon ; c'est dommage que le bon sens n'y entre pour rien.*

Aristote, levés mes doutes ; Aprenés-moi ce que c'est que l'Amour ? *Il y a, me répond-il, deux Natures, l'une spécifique, & l'autre individuelle. La spécifique produit en nous un penchant vague pour tout ce qui est beau. L'individüe, pour tel où tel beau en particulier. Damis aime Amarante ; c'est donc sa Nature individuelle qui le porte a cela. Mais pourquoi cette Nature l'y porte-t-elle ? Aristote se tait, & m'honore d'un souris moqueur.*

Descartes n'adopte aucune chose, de l'évidence de laquelle il ne soit parfaitement persuadé. Il a parlé des Passions, & par conséquent de l'Amour. Je crois à la fin avoir trouvé ce que je cherche. J'interroge donc *Descartes* & je lui demande, D'où vient ce penchant qui nous porte à aimer? *L'Amour vient*, dit ce Philosophe, *de ce que la Nature a mis certaines impressions dans notre Cerveau, qui font qu'en certain âge, en certains tems, on se considère comme défectueux, & comme si on n'étoit que la moitié d'un tout, dont une personne de l'autre sexe doit être l'autre moitié; en sorte que l'acquisition de cette autre moitié est confusément représentée par la Nature, comme le plus grand de tous les biens imaginables; ... De là le desir d'acquiescer ce bien, & de s'en assurer la possession; & c'est ce desir que nous apellons AMOUR.* Je vous avoie *Descartes*, que je n'aurois jamais crû que je fusse une moitié d'un tout: Jamais la Nature n'avoit mis cette impression dans mon Cerveau; cependant j'ai aimé. Apparemment que mon Cerveau est autrement constitué que celui des autres.

Socrates est donc mon dernier recours. Un peu plus hardi, mais moins véridique que les autres, il m'assure éfrontément, que *l'Amour est, le desir de multiplier son espèce par l'entremise de la beauté; ce qui se-*

roit vrai, si l'expérience ne nous aprenoit le contraire.

N'ayant plus d'espérance, & voulant favoir, à quelque prix que ce soit, ce que c'est que l'Amour, pour l'apprendre j'entre en moi même; je réfléchis sur les mouvements qui m'ont agité, lorsque j'ai aimé; & cette méditation m'apprend, que l'*Amour est, l'émotion agréable qu'excite en nous la vue d'un Objet que nous croions propre à faire nôtre bonheur, & qui nous porte à en rechercher la possession.*

Partant de ce principe, je trouve qu'on peut diviser l'Amour en quatre classes; l'*Amour Platonique*, l'*Amour délicat*, le *sensuel*, & le *brutal*.

On apelle *Amour Platonique*, celui qui nous fait aimer l'Objet de cet amour, non à proportion qu'il peut servir à nôtre bonheur, mais uniquement pour lui même. Cet Amour seroit digne de l'Home; mais par malheur, il n'a jamais existé.

Le *délicat*, c'est un Amour, qui tient le milieu entre le Platonique, & le sensuel, & est mêlé de l'un & de l'autre: Les plaisirs du Cœur y ont plus de part que ceux des Sens.

Un Amour, qui ne consiste que dans les plaisirs des Sens, mais dans lequel gît en-

encore quelque peu de délicatesse , est dit *Sensuel*. C'est l'Amour à la mode.

On appelle *Amour brutal*, celui où les Sens seuls ont part : Tel est celui qui porte à fréquenter les Lieux publics.

On dit vainement que l'Amour Platonique a existé. C'est un beau nom ; un belle Chimère , & rien de plus. Il faudroit renoncer à l'Humanité , pour s'en tenir aux seuls plaisirs du Cœur , & l'expérience fait voir tous les jours , que cet Amour Platonique n'a jamais existé que dans les Romans.

On dit que les Femmes sont assez *déliçates* pour aimer *Platoniquement*. Je crois que non. Il est vrai qu'elles ont une retenue , qui rend cette opinion vraisemblable ; mais en voici les trois causes ; l'honneur ; la crainte de perdre l'estime de leurs Amans ; & le désir de les enflammer d'avantage. L'expérience nous prouve , que ce sont les seuls obstacles qui les empêchent d'en avoir moins. Et à présent que la Mode autorise le Libertinage, il y en a nombre qui vivent dans le désordre.

Elles sont plus capables de faire goûter les douceurs de l'Amour que les Hommes. Nées , pour ainsi dire, pour le plaisir , leur Esprit libre de tout autre soin leur fait imaginer cent moyens pour varier la Volupté. Les moindres choses sont d'un nouveau

prix, passant par leurs mains. Un mot, Un baiser, un regard, tout chez elles devient autant de délices.

Licidas est mon Ami; cependant je vois que des Secrets, que je n'ai confié qu'à lui seul, ont transpiré. N'aurois-je pas lieu de m'en étonner, si je ne favois, qu'il est amoureux, & qu'il n'a rien de caché pour la Personne qu'il aime.

L'Amour peut s'insinuer brusquement, ou peu à peu. La différence de ces deux façons de prendre de l'Amour, c'est-que la première, c'est folie; la seconde peut être raison.

Lorsqu'un Objet frappe vivement nos yeux, les éblouit, les ravit, pour ainsi dire, il ne donne pas le tems de la réflexion. La Raison se tait: Le Cœur décide. Cet Amour n'est jamais dicté par la Raison. La Beauté seule peut l'occasioner.

Lorsque par une fréquentation assidue, l'on découvre peu à peu des qualités aimables dans une Personne, & que ces qualités font naître en nous cette Passion qu'on nomme Amour, souvent la Raison l'autorise. La Laideur peut le faire naître, tout come la Beauté.

Je dis que ce second Amour peut être dicté par la Raison. Cela est, lorsque ce sont des qualités réellement aimables qui le font naître. Mais bien souvent un son de

voix argentin, cette belle chimère qu'on nomme beau sentiment, le jeu de quelque Instrument, & diverses autres choses aussi frivoles nous décident.

Aristipe aime Dorine : Que dis-je, il l'adore ! *Dorine* n'a cependant ni esprit ni beauté ; au contraire elle est laide, vindicative, méchante ; méprisable ; mais elle est voluptueuse, & c'est ce qui a soumis *Aristipe*.

Les Femmes à beaux sentiments sont plus sujettes à l'Amour que les autres. La délicatesse, la noblesse de ces sentiments frappent leur Esprit si vivement, que de peur qu'ils ne s'enrouillent, faute d'exercice, & fâchées de les avoir à crédit, elles n'ont point de repos qu'elles n'aient un Amant. Rarement un choix aussi précipité est bon. Qu'en arrive-t-il ? Cet Amant les trompe ; il les abandonne même avec éclat. N'importe ; elles sont contentes ; elles ont fait voir de beaux sentiments.

Quel plaisir pour une Femme d'entendre dire, que sa délicatesse méritoit un meilleur fort !

Bélise aimoit *Damis*. Elle fit voir des sentiments, une délicatesse, un désintéressement peu comun. *Damis*, Home matériel, trop attaché à la propagation de son espèce, fit naitre le même desir à *Bélise*. Le fruit de leurs
veilles

veilles parût enfin : *Damis* délaissa *Bélise*. On s'étonne de ce qu'elle n'en est pas aussi fachée qu'elle devrait l'être. Mais on ne fait peut-être pas qu'elle a le plaisir de dire, Mon Ingrat, Mon Infidèle !

L'Amour méprisé engendre la Haine.

Erafte, dit *Lindamie*, est un Home matériel, fans honneur, incapable d'avoir de l'Esprit. Peut-il être autre chose, *Lindamie*, après avoir refusé de vous entendre étaler de beaux sentiments ?

Un Poète qui a fait des Vers nouveaux est inquiet, chagrin, malade même jusques-à-ce qu'il les ait récités à quelqu'un. Une Femme à beaux Sentiments lui est assez semblable. Ces Sentiments l'étouferoient si elles ne leur donoit effort.

Rien n'est plus ridicule que l'Amour purement matériel. La Raison se tait. L'Animal agit seul, & cet état égale l'Home à la Brute. Les Amans appellent pourtant cela être heureux ; Et dans ce sens, être heureux, c'est se mettre volontairement au rang des Brutes. J'avoüe, que mon Esprit borné n'auroit jamais crû que ce fut un bonheur.

Dire d'une Femme qu'elle est tendre, c'est dire qu'elle est capable de succomber à la première tentation.

De l'Amour nait la *Coquetterie*. On aime.

On veut être aimé; & ce desir nous porte à plaire pour y réussir.

La *Coquetterie* est innée avec les Femmes. Elle est leur Passion favorite. Le moindre Pompon, le moindre Ruban, la moindre Frisure, sont de purs éfets de leur *Coquetterie*.

Homes, qui paroissez, ou qui voulés paroître avoir la Raison en partage, rougissez de vôte foiblesse. L'Amour, cette Passion méprifable vous foumet. Superbes Conquerants, Vainqueurs de tout l'Univers, qu'êtes vous aux pieds de cet Animal babillard, qu'on nomme Femme?

Il y a des Homes qui font profession d'être amoureux, tout come il y en a qui font profession d'être Athées. Les uns & les autres, ne font pas ce qu'ils paroissent.

O Passion honteuse! s'écrie *Héraclite*. O Amour, que tes éfets sont déplorables! Tu armes l'Ami contre l'Ami, le Frère contre le Frère! Tu rends Scélerat l'Home vertueux. Que de flots de sang n'ont pas ruisellé pour aquerir tes douceurs! Que de Roïaumes n'as tu pas renversés! Que de Peuples n'as tu pas mis aux Fers!

On dit que l'Amour que l'on prend pour un Objet vertueux, peut nous rendre vertueux. Une Femme en est l'objet. Je demande ce que c'est qu'une Femme?

Une Femme vertueuse, c'est celle qui

marche dans les sentiers de la Vertu pendant qu'elle n'aime rien ; mais qu'un Amant chéri dévoie aisément.

Une Femme est *délicate*, me dit-on, elle a de beaux Sentimens. Je demande ce que c'est que la délicatesse, & en quoi consistent les beaux Sentimens. La délicatesse, me répond-on, & les beaux Sentimens consistent à aimer un Objet d'une façon si désintéressée, qu'on cherche à faire son bonheur, au préjudice même du sien. Je dis que voila de belles choses que la délicatesse & les beaux sentimens ; mais que c'est dommage que ce ne soient que de beaux noms.

Licaste aux pieds de *Lidamis* lui dit, que la possession de sa personne rendra son bonheur parfait. Il la presse de lui acorder cette possession charmante. *Lidamis* fait bien qu'elle perd son honneur, sa réputation, tout ce qu'elle a de plus cher au monde, si elle lui acorde sa demande. Malgré cela elle le rend heureux, elle cède à ses transports, elle les partage même. Que *Lidamis* a de délicatesse ! Qu'elle a de beaux sentimens ! Oui les Femmes sont délicates, je suis forcé de l'avouer.

Les Homes, disent les Femmes, sont incapables d'aimer. Il est vrai, cela n'est pas autant de leur essence, que de celle des Femmes.

O Hommes, que vous êtes au dessous du Sexe! Quelques uns d'entre vous ont à la vérité de la Vertu, mais elle n'est plus de Mode. D'autres du Bon-sens, de la Raison. Bagatelles que cela. Baïffez pavillon devant les Femmes, elles ont de la délicatesse.

Sophrone, après avoir passé 40. ans dans une solitude, & avoir vécu faintement l'abandonne aujourd'hui. A ses cheveux gris succède une Perruque blonde. Le Fard, les Mouches, le Petit Colet, choses qu'il dédaignoit auparavant, lui plaisent maintenant. On auroit lieu de s'étonner de son changement, si l'on ne savoit qu'il est amoureux d'une Coquette.

Une Femme qui se jette dans la Dévotion, est un Vaisseau, qui après avoir long-tems navigé sur la Mer des plaisirs, se retire enfin tout usé dans le Port.

On prendroit un Home amoureux pour un insensé. Eloigné de l'Objet de son Amour, il est triste, rêveur, mélancolique, il baille, il balbutie, il est distrait. A peine est-il près de cet Objet, il est fougueux, impétueux, bouillant, il est fou, & fou à lier. Du Sot à l'amoureux, la différence n'est pas grande.

On aimoit autrefois d'une façon plus chaste qu'à présent. L'Himen étoit presque toujours le terme où l'Amour conduisoit. Aujourd'hui on comence par l'Amitié, on

continue par l'Amour & l'on finit par le mépris.

Les Anciens représentoient l'Amour un Bandeau sur les yeux. En effet c'est un Aveugle qui en conduit d'autres.

Les Hommes conviennent que l'Amour est un mal. Ils l'appellent un venin, une fureur, un poison, confessent qu'il a produit des effets sinistres, qu'il les a rendus malheureux. Une bête évite ce qui lui a causé du mal, elle n'a pourtant point de raison.

Lycophron se vante d'avoir eû cinq ou six Maîtresses. Il a été par conséquent autant de fois parjure, menteur, traître & perfide. Je n'aurois jamais crû qu'on se glorifiat de tels Vices, & qu'on les fit passer pour des Vertus.

Avoir de la lecture chez les Hommes, c'est savoir parler raison. Chez les Femmes c'est avoir un beau babil. La différence des uns aux autres c'est que les Hommes sont tenus d'agir comme ils raisonnent, & qu'ils ne le font pas; & que les Femmes agissent conséquemment à leur babil, c. d. à l'étourdie.

Que vous êtes mordant me dit *Philantrope* ! Que vous ont fait les Hommes & les Femmes, pour les déchirer si impitoyablement ? Rien *Philantrope* ; mais ils ont des défauts que je suis bien aise de leur faire sentir, aux Femmes surtout, qui, orgueilleuses d'une beauté vaine & passagère, croient que d'être belles, c'est être parfaites.

Rarement un Amant est véridique auprès de sa Maitresse. Ou il s'aveugle sur ses Défauts, ou il en fait autant de Vertus ; & l'aveuglant elle même, lui donne cette fierté, cette bonne opinion si commune dans les belles Persones.

Antiloque aimoit le Jeu, le Vin, étoit fou, dissipé, étourdi. Ses Chevaux, ses Chiens, ses Equipages faisoient tous ses délices. Eten-du plutôt qu'assis dans un Char superbe, on le voioit promener par la Ville sa magnifique fatuité. Tout à coup il a changé de conduite : A présent il est toujours aux pieds de *Bélise*. Les Amis, & les Ennemis de cette Belle sont les siens. Il ne voit que par ses yeux, il n'entend que par ses oreilles, & ne parle que par sa bouche. On crie, au miracle. La transition d'une folie à un autre est-elle donc si extraordinaire ?

Il est un Peuple dans l'Univers chez qui rien ne plait sans Amour ; où cette Passion s'est même emparée de la Chaire. On y peint l'Amour sous un voile séduisant. L'Amour y est l'âme des Conversations. Les Auteurs, pour se conformer à son goût, font de cette passion la matière de leurs Ouvrages.

La *Galanterie* est une Débauche mitigée ; autrefois c'étoit *Politesse*, aujourd'hui c'est *Libertinage*.

Qui diroit qu'*Aristophane* ce vieux Directeur pût inspirer de l'Amour ? Cependant

toutes les Femmes l'adorent. Savés vous pourquoi ? C'est qu'il leur apprend l'art de pécher en honêtes Femmes.

Les Amants se décèlent eux mêmes. Un silence affecté, un regard, un geste, tout les fait conoitre. Avant qu'un Amant ait déclaré son amour à sa Maitresse, croiés-qu'elle le fait déjà. Les Femmes ont des yeux perçants en amour. C'est dommage que ce soit une folie ; elles y excellent. Les plaisirs sont plus doux à proportion de l'Amour qu'on a. La Volupté est plus grande lorsqu'on possède un Objet qu'on aime tendrement.

La *Jalousie* est plus ou moins forte, à proportion de l'amour qui nous enflame. En Amour c'est tendresse ; dans l'Hymen c'est offense. Tant qu'on est Amant l'Objet de nôtre amour peut devenir infidèle, cette crainte produit la *Jalousie*. En un Mari elle fait voir qu'il ne compte pas beaucoup sur la Vertu de sa Femme.

J'ai beau dire, j'ai beau satiriser, je vois que les Homes n'en sont pas plus sages. Bien au dessous de la Bête, qui n'est point douée de raison, ils suivent sans réflexion une passion dérèglée, ou plutôt, furieuse & emportée. Heureux qui n'en est pas maitrisé.

Si on ne goute pas ces Pensées, je n'en suis pas surpris. Il y a long-tems que l'Amour a brouillé l'Home avec la Raison.

Genève le 26. Decemb. 1752. A. B. M.



AVANTURE GALANTE

*De la Femme d'un Procureur , extraite d'une
Lettre de Rotterdam.*

DAns un petite Ville, située dans les environs d'*Utrecht*, étoit, & est encore, un Procureur, Epoux d'une Femme très jolie. C'est une aimable Blonde, dont la beauté étoit encore relevée par les avantages de l'Education. Fille unique d'un Eclésiastique opulent, son Père n'avoit rien épargné pour la bien élever; ce qui joint à ses Richesses, la fit rechercher avec empressement. L'Amour décida du choix de cette Belle, & le goût qu'elle prit pour un Procureur, qui eût le bonheur de lui plaire, la détermina à en faire son Epoux. Une Dot de 30. mille *Florins*, qui font environ 63. Mille *Livres de France*, fut le prélude d'un Héritage considérable, qui ne pouvoit lui manquer. Apas bien flateur & bien atraiant, pour un Home qui veut faire un Etablissement agréable & solide. Un pareil Fond & d'aussi belles espérances sont d'heureux pronostics pour la félicité d'un Mariage. Aussi ces deux Epoux vécutent ils d'abord dans l'union la plus parfaite. Trois Enfans furent les fruits de leur tendresse réciproque, qui dureroit encore si le

Mari avoit eu plus de prudence & plus de conduite.

L'aifance dans laquelle il vivoit, & le goût qu'il avoit pour les plaisirs, lui faisoient recevoir chez lui bone Compagnie. Parmi les Persones qui fréquentoient sa Maison étoit un de ces Homes, qui font ordinairement la cour aux Maris, dans l'intention de s'insinuer dans le Cœur de leurs Femmes, sur tout lorsqu'elles sont aimables & belles. Celle du Procureur avoit doné dans la vüe de celui-ci, qui trouva bien-tôt le moyen de s'en faire aimer. Il avoit pour cela toutes les qualités requises; Esprit, figure, manières insinuanes, & d'autres avantages qui flatent infiniment le Sexe. Leur Commerce galant dura long-tems, sans que le Procureur s'en aperçût. En cela il n'y a rien de fort extraordinaire; les Maris, sont toujours informez les derniers des fredaines de leurs Femmes, & c'est ordinairement le Public qui les en instruit. La chose étoit d'autant plus naturelle, que le Procureur n'étoit pas soupçonneux. D'ailleurs come le Galant étoit marié lui même, c'étoit une raison pour s'en défier moins que de tout autre. Mais sa Femme n'étoit pas assés aimable pour le fixer. Elle formoit précisément le contraste de la jeune & belle Procureuse. A beaucoup

de l'aideur elle joignoit des Vices essentiels, dont un des plus marqués étoit l'yvrognerie; ce qui ne pouvoit inspirer à son Epoux que du dégoût pour elle, & accroître la passion qu'il avoit prise pour son aimable Voisine.

Elle étoit si grande, qu'il ne se passoit presque point de jours, qu'il n'eût avec elle plusieurs Rendez-vous chez le Procureur même, dont il s'étoit fait Ami, & qui croioit être l'unique objet de ses visites. Il ne favoit pas toutes celles qu'il rendoit à sa Femme, en son absence, ni tout ce qui se passoit entr'eux. Mais enfin une partie de plaisir (c'étoit une Kermis, ou Foire) qu'ils firent ensemble à quelques lieux de là, pendant l'absence du Mari, qui pour lors étoit à *Rotterdam*, dévoila tout le mystère. Entraînez par leur passion, ces deux Amants, sous prétexte de prendre part, comme les autres, aux divertissemens de la Foire, passèrent plusieurs jours, & plusieurs nuits ensemble, se disant Mari & Femme, & vivant de même. On l'auroit peut être crû; mais par malheur pour eux, la Femme du Galant, qui avoit été instruite de cette partie de plaisir, & qui, a ses autres défauts, joignoit encore celui de la jalousie, les avoit suivis, pour ainsi dire, pas à pas, & avoit été informée de leur façon de vivre.

Il n'est point en général de meilleurs Trompettes que les Femmes. Jugés, si celle-ci, animée par la jalousie qui la dévorait, pût se taire sur une chose qui l'interressoit si fort. A son retour, elle n'eût rien de plus pressé que d'en instruire toute la Ville, & même les Fauxbourgs, animez par les mouvements de sa jalousie, la Femme du Galant n'eût rien de plus pressé, que d'aller raconter l'infidélité de son Mari, & celle que la belle Procureuse faisoit à son Epoux. Ce dernier en fut bien-tôt informé par le bruit public, mais, en bon Hollandois, il n'en témoigna rien à son épouse; ce qui engagea celle-ci à faire la plus grande étourderie dont une femme soit capable: Ce fut de se plaindre à son Mari des bruits deshonorants que sa rivale avoit répandus contre-elle par la Ville.

Quand on a sur la conscience des choses de cette nature, le parti le plus court, & en même tems le plus sûr, est de prendre patience, de se taire, & de faire, come l'on dit, bone mine à mauvais jeu. La Procureuse n'eut pas l'esprit de prendre ce sage parti. Elle se plaignit donc plusieurs fois à son Mari de la manière indigne dont sa rivale la traitoit, & de la cruauté avec laquelle elle dechiroit impitoiablement sa reputation; & dans toutes les plaintes, elle

ne manquoit pas de faire l'éloge de sa Vertu. C'est un refrain assez ordinaire aux femmes galantes ; & on a remarqué , plus d'une fois , que celles qui ont le plus souvent à la bouche les mots de Vertu & d'honneur sont presque toujours celles qui en ont le moins. Une femme d'honneur come moi, disoit-elle, en pleurant, à son Mari, être déshonorée, être vilipendée de la sorte par une pareille Guenon ! Fut-il jamais affront plus sanglant ; Ne faut il pas que je sois aussi malheureuse, que vertueuse, pour être exposée à de semblables oprobres ? Oui, vous êtes le dernier des Homes, vous êtes un Home sans cœur, si vous ne tirez pas de cette injure, la satisfaction qui est due à mon honneur, qu'elle a mortellement ofensé par ses infames calomnies ! Là dessus elle recomençoit à faire son éloge, dans l'espérance d'en imposer à son Mari, par ce pompeux panégyrique. Mais il n'y a point de loüanges plus suspectes, que celles qu'on se donè à soi-même : Pour l'ordinaire, elles se trouvent démenties par un grand nombre de défauts, dont le moindre est l'amour propre.

Importuné par les plaintes réitérées de sa femme, le Procureur, qui étoit devenu, par la querelle de ces deux Femmes, la Fable de toute la Ville, fit, à son tour,

une autre sottise. Ce fût de permettre à la sienne d'ataquer en Justice sa Rivale, come Calomniatrice, & de demander qu'elle lui fit réparation d'honneur. Voilà donc un Procès entre deux Femmes, & un Procès d'autant plus animé, que l'Amour, d'une part, & la Jalousie, de l'autre, les deux passions les plus violentes & les plus terribles du Sexe, l'avoient suscité. On comença par les Informations. Elles ne furent pas favorables à la Procureuse, que sa Rivale avoit, come on l'a dit, suivie pour ainsi dire, pas à pas, à la Foire. De plus elle avoit eû soin de vérifier, par la Déposition des Témoins, toutes les Informations; & c'étoit sur ce fondement solide, qu'elle avoit tout divulgué dans la Ville. Ce qui n'avoit passé jusques là dans l'Esprit des Persones sensées, que pour l'effet de quelques transports de Jalousie, fût alors regardé, dans tout le País, come une vérité des mieux constatées; & chacun se mit à rire, de nouveau, de la betise du Mari, qui avoit travaillé, de concert avec la Femme du Galant, à révéler sa turpitude.

Pour qu'il ne la pût pas révoquer en doute, par une autre bêtise, la Procureuse, voiant le tour que prenoit cette affaire, comença à en craindre les suites. Croiant les prévenir elle voulut faire avec son Mari

un Acord à l'amiable. Dans cette vie, elle lui proposa une séparation volontaire, moiennant une Some qu'elle lui demanda, & qui ne montoit pas au quart de celle qu'elle lui avoit aportée en Mariage. Pour l'engager à prendre ce parti, elle lui confessa, fotement, ce qu'elle lui avoit constamment nié jusqu'alors.

Elle fit plus encore. Sur le refus qu'il fit de consentir à la séparation, & de doner, en conséquence, la Some qu'elle demandoit, elle déclara tout net, qu'il étoit impossible de vivre avec lui; qu'il y avoit longtems qu'elle ne l'aimoit plus; qu'elle ne l'aimeroit jamais, & elle prétendit excuser ce changement par la mauvaise conduite qu'il avoit tenue, avec elle, en dissipant, en très peu d'années, une partie très considérable de sa Dot.

Le Procureur, persistant toujours dans ses refus, sa Femme l'ataqua, à son tour, en Justice, & demanda d'être séparée de lui, come d'un Dissipateur, qui avoit déjà mangé une partie considérable de ses Biens, & qui étoit à la veille d'engloutir le reste. Voilà donc le pauvre Procureur en Procès avec sa Femme, & fort embarrassé, parce qu'en éfet, il avoit doné lieu, par sa mauvaise conduite, à l'Action qu'elle intentoit

contre lui. Il y auroit succombé, si par bonheur, ou plutôt pour comble de deshonneur pour lui, il n'eût découvert un nouvel opprobre, dont elle s'apprêtoit encore à le couvrir. Par des Lettres interceptées, de sa Femme & de son Galant, dont l'Intrigue amoureuse continuoit toujours par l'entremise d'une Servante, il fût informé que ce Couple adultère cherchoit, & travailloit efficacement, à se réunir pour toujours; Que leur projet étoit de passer ensemble dans des Pais étrangers, & que c'étoit pour l'effectuer, que la Procureuse redemandoit à son Mari la Somme dont je viens de parler. Pour s'épargner ce nouvel affront, celui-ci produisit ces Lettres en Justice, & demanda, en conséquence, qu'elle fût enfermée dans la Maison destinée à la retraite & à la correction des Femmes de mauvaise vie; ce qui lui fût accordé; & elle y fait encore actuellement pénitence de son Libertinage.

T A B L E.

<i>Discours sur la Charité.</i>	Page 539
<i>Lettre à Mr. de Voltaire, sur ses Vers intitulés les Toneaux.</i>	562.
<i>Remarques sur le Siècle de Louis Le Grand, du même Auteur.</i>	578
<i>Réponse de Gélaſtin, à l'ocasion des Cercles ou Coteries.</i>	600
<i>Lettre d'une Dame à Gélaſtin.</i>	609
<i>Lettre au même.</i>	612
<i>Le Tems, Ode, par le Roi de Prusse.</i>	616
<i>Vers à ce Monarque par Mr. de Voltaire.</i>	618
<i>Epître au Roi de Dannem. par Mr. de Barr.</i>	620
<i>Vers sur les mauvais Juges.</i>	623.
<i>Réponse à la Quest. du Juge & de l'Avocat.</i>	624
<i>Réponse à celle inserée dans le Journal dernier p. 527.</i>	625
<i>Pensées détachées sur l'Amour.</i>	627
<i>Avanture Galante.</i>	640

ERRATA de Novembre.

- N**ouvelliste. P. 123 & devant à un chacun, lisés, & ordone à un chacun.
- J**ournal. P. 484. L. 5. 28. lises 1728.
- P.** 488. L. 2. Le Jardin de Jode à Swilkenham, lisés, le Jardin de Popca Twilkenham.
- I**bid. L. 10. lui aiant été confies, lui aiant été une fois confies.
- I**bid. L. 15. M. Muralt, lises, M. de Muralt.
- P.** 490. Après le mot medailles, metras un point ; & lisés, On reconoit l'Esprit
- P.** 497. L. 1. laborieux, lises, laborieuse.
- P.** 528. Dernière L. Prof. h. lises, Président honoraire.
- P.** 529. L. 12. Egté, lises, Eglé.



